

2284
Zd
Œ U V R E S

P O S T H U M E S

D E M. D E M O N T E S Q U I E U .



9969
A L O N D R E S ;

Et se trouve , A P A R I S ,

Chez DE BURE fils aîné , quai des Augustins.

M. D C C. L X X X I I I .

29892

ŒUVRES

POSTHUMES

DE M. DE MONTESQUIEU.



A LONDRES ;
Et se trouve, A PARIS,
Chez DE BURE fils aîné, quai des Augustins.
M. DCC. LXXXIII.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

MONSIEUR de Montesquieu avoit pris bien de la peine pour poser des bornes entre le Despotisme & la Monarchie tempérée, qui lui sembloit le Gouvernement naturel des François ; mais comme il est toujours fort dangereux que la Monarchie ne tourne en Despotisme, il auroit voulu, s'il eût été possible, rendre le Despotisme même utile. Dans cette vue il a tracé la peinture la plus riante d'un Despote qui rend ses peuples heureux : il s'est peut-être flatté qu'un jour, en lisant son ouvrage, un Prince, une Reine, un Ministre, desireroient de ressembler à Arsace, à Isménie ou à Aspar, ou d'être eux-mêmes les modeles d'une peinture encore plus belle.

Au reste, plusieurs hommes peuvent être ou Despotes, ou Rois dans leur famille, dans leur société, dans leurs emplois divers : nous pouvons tous faire notre profit de l'Esprit des Loix & de cet Ouvrage-ci.

L'Auteur voyoit l'empire que les Dames ont aujourd'hui sur les pensées des hommes : pour s'assurer les Disciples, il a cherché à se rendre les Maîtres favorables ; il a parlé la langue qui leur est la plus familière & la plus agréable : il a fait un Roman ; il y a peint l'amour tel qu'il le sentoit, impétueux, rarement sombre, souvent badin.

ARSACE

ET

ISMÉNIE,

HISTOIRE ORIENTALE.

SUR la fin du regne d'Artamene, la Bactriane fut agitée par des discordes civiles. Ce Prince mourut accablé d'ennuis, & laissa son trône à sa fille Isménie. Aspar, premier eunuque du Palais, eut la principale direction des affaires. Il desiroit beaucoup le bien de l'état, & il desiroit fort peu le pouvoir. Il connoissoit les hommes, & 1 jugeoit bien des événements. Son esprit étoit naturellement conciliateur, & son ame sembloit s'approcher de toutes les autres. La paix, qu'on n'osoit plus espérer, fut rétablie. Tel fut le prestige d'Aspar ; chacun rentra dans le devoir, & ignora presque qu'il en fût sorti. Sans effort & sans bruit, il savoit faire les grandes choses.

La paix fut troublée par le Roi d'Hircanie. Il envoya des Ambassadeurs, pour demander Isménie en mariage ; & sur ses refus il entra dans la Bactriane. Cette entrée fut singuliere. Tantôt il paroissoit armé de toutes

pieces, & prêt à combattre ses ennemis ; tantôt on le voyoit vêtu comme un amant que l'amour conduit auprès de sa maîtresse. Il menoit avec lui tout ce qui étoit propre à un appareil de nôces ; des danseurs, des joueurs d'instruments, des farceurs, des cuisiniers, des eunuques, des femmes ; & il menoit avec lui une formidable armée. Il écrivoit à la Reine les lettres du monde les plus tendres ; & d'un autre côté, il ravageoit tout le pays : un jour étoit employé à des festins, un autre à des expéditions militaires. Jamais on n'a vu une si parfaite image de la guerre & de la paix, & jamais il n'y eut tant de dissolution & tant de discipline. Un village fuyoit la cruauté du vainqueur ; un autre étoit dans la joie, les danses & les festins ; &, par un étrange caprice, il cherchoit deux choses incompatibles, de se faire craindre, & de se faire aimer. Il ne fut ni craint ni aimé. On opposa une armée à la sienne ; & une seule bataille finit la guerre. Un soldat nouvellement arrivé dans l'armée des Bactriens, fit des prodiges de valeur ; il perça jusqu'au lieu où combattoit vaillamment le Roi d'Hircanie, & le fit prisonnier. Il remit ce prince à un officier ; &, sans dire son nom, il alloit rentrer dans la foule ; mais suivi par les acclamations, il fut mené comme en triomphe à la tente du général. Il parut devant lui avec une noble assurance ; il parla modestement de son action. Le général lui offrit des récompenses ; il s'y montra insensible : il voulut le combler d'honneurs ; il y parut accoutumé.

Aspar jugea qu'un tel homme n'étoit pas d'une naissance ordinaire. Il le fit venir à la Cour ; & quand il le vit, il se confirma encore plus dans cette pensée. Sa présence lui donna de l'admiration ; la tristesse même qui paroissoit sur son visage lui inspira du respect ; il loua sa valeur, & lui dit les choses les plus flatteuses. Seigneur, (lui dit l'étranger,) excusez un malheureux que l'horreur de sa situation rend presque incapable de sentir vos bontés, & encore plus d'y répondre. Ses yeux se remplirent de larmes, & l'eunuque en fut attendri. Soyez mon ami, (lui dit-il,) puisque vous êtes malheureux. Il y a un moment que je vous admirois, à présent je vous aime ; je voudrois vous consoler, & que vous fissiez usage de ma raison & de la vôtre. Venez prendre un appartement dans mon palais ; celui qui l'habite aime la vertu, & vous n'y serez point étranger.

Le lendemain fut un jour de fête pour tous les Bactriens. La Reine sortit de son palais, suivie de toute sa cour. Elle paroissoit sur son char au milieu d'un peuple immense. Un voile qui couvroit son visage laissoit voir une taille charmante ; ses traits étoient cachés, & l'amour des peuples sembloit les leur montrer.

Elle descendit de son char, & entra dans le temple. Les grands de Bactriane étoient autour d'elle. Elle se prosterna, & adora les Dieux dans le silence ; puis elle leva son voile, se recueillit, & dit à haute voix :

Dieux immortels ! la Reine de Bactriane vient vous rendre graces de la victoire que vous lui avez donnée. Mettez le comble à vos faveurs, en ne permettant jamais qu'elle en abuse. Faites qu'elle n'ait ni passions, ni foiblesses, ni caprices ; que ses craintes soient de faire le mal, ses espérances de faire le bien ; & puisqu'elle ne peut être heureuse (dit-elle d'une voix que les sangots parurent arrêter,) faites du moins que son peuple le soit.

Les prêtres finirent les cérémonies prescrites pour le culte des Dieux ; la Reine sortit du temple, remonta sur son char, & le peuple la suivit jusqu'au palais.

Quelques moments après, Aspar rentra chez lui ; il cherchoit l'étranger, & il le trouva dans une affreuse tristesse. Il s'assit auprès de lui, & ayant fait retirer tout le monde, il lui dit : Je vous conjure de vous ouvrir à moi. Croyez-vous qu'un cœur agité ne trouve point de douceur à confier ses peines ? C'est comme si l'on se reposoit dans un lieu plus tranquille. Il faudroit, lui dit l'étranger, vous raconter tous les événements de ma vie. C'est ce que je vous demande, reprit Aspar ; vous parlerez à un homme sensible : ne me cachez rien ; tout est important devant l'amitié.

Ce n'étoit pas seulement la tendresse & un sentiment de pitié qui donnoit cette curiosité à Aspar. Il vouloit attacher cet homme extraordinaire à la cour de Bactriane ; il desiroit de connoître à fond un homme qui étoit déjà dans l'ordre de ses desseins, & qu'il destinoit dans sa pensée aux plus grandes choses.

L'étranger se recueillit un moment, & commença ainsi :

L'amour a fait tout le bonheur & tout le malheur de ma vie. D'abord il l'avoit semée de peines & de plaisirs ; il n'y a laissé dans la suite que les pleurs, les plaintes & les regrets.

Je suis né dans la Médie, & je puis compter d'illustres aïeux. Mon pere remporta de grandes victoires à la tête des armées des Medes. Je le perdus dans mon enfance, & ceux qui m'élevèrent me firent regarder ses vertus comme la plus belle partie de son héritage.

A l'âge de quinze ans on m'établit. On ne me donna point ce nombre prodigieux de femmes donc on accable en Médie les gens de ma naissance. On voulut suivre la nature, & m'apprendre que, si les besoins des sens étoient bornés, ceux du cœur l'étoient encore davantage.

Ardasire n'étoit pas plus distinguée de mes autres femmes par son rang que par mon amour. Elle avoit une fierté mêlée de quelque chose de si tendre, ses sentiments étoient si nobles, si différents de ceux qu'une complaisance éternelle met dans le cœur des femmes d'Asie ; elle avoit d'ailleurs tant de beauté, que mes yeux ne virent qu'elle, & mon cœur ignora les autres.

Sa physionomie étoit ravissante, sa taille, son air, ses graces, le son de sa voix, le charme de ses discours, tout m'enchantoit. Je voulois toujours l'entendre ; je ne me lassois jamais de la voir. Il n'y avoit rien pour moi de si parfait dans la nature ; mon imagination ne pouvoit me dire que ce que je trouvois en elle ; & quand je pensois au bonheur dont les humains peuvent être capables, je voyois toujours le mien.

Ma naissance, mes richesses, mon âge, & quelques avantages personnels déterminèrent le Roi à me donner sa fille. C'est une coutume inviolable des Medes, que ceux qui reçoivent un pareil honneur renvoient toutes leurs femmes. Je ne vis dans cette grande alliance que la perte de ce que j'avois dans le monde de plus cher ; mais il me fallut dévorer mes larmes, & montrer de la gaieté. Pendant que toute la cour me félicitoit d'une faveur dont elle est toujours enivrée, Ardasire ne demandoit point à me voir, & moi je craignois sa présence, & je la cherchois. J'allai dans son appartement ; j'étois désolé. Ardasire, lui dis-je, je vous perds.... Mais, sans me faire ni caresses ni reproches, sans lever les yeux, sans verser de larmes,

elle garda un profond silence ; une pâleur mortelle paroissoit sur son visage, & j'y voyois une certaine indignation mêlée de désespoir.

Je voulus l'embrasser ; elle me parut glacée, & je ne lui sentis de mouvement que pour échapper de mes bras.

Ce ne fut point la crainte de mourir qui me fit accepter la princesse, & si je n'avois tremblé pour Ardasire, je me serois sans doute exposé à la plus affreuse vengeance. Mais quand je me représentois que sa mort seroit infailliblement suivie de mon refus, mon esprit se confondoit, & je m'abandonnois à mon malheur.

Je fus conduit dans le palais du Roi, & il ne me fut plus permis d'en sortir. Je vis ce lieu fait pour l'abattement de tous, & les délices d'un seul ; ce lieu où, malgré le silence, les soupirs de l'amour sont à peine entendus ; ce lieu, où regne la tristesse & la magnificence, où tout ce qui est inanimé est riant, & tout ce qui a de la vie est sombre, où tout se meut avec le maître, tout s'engourdit avec lui.

Je fus présenté le même jour à la princesse ; elle pouvoir m'accabler de ses regards, & il ne me fut pas permis de lever les miens. Etrange effet de la grandeur ! Si ses yeux pouvoient parler, les miens ne pouvoient répondre. Deux eunuques avoient un poignard à la main, prêts à expier dans mon sang l'affront de la regarder.

Quel état pour un cœur comme le mien d'aller porter dans mon lit l'esclavage de la cour, suspendu entre les caprices & les dédains superbes, de ne sentir plus que le respect, & de perdre pour jamais ce qui peut faire la consolation de la servitude même, la douceur d'aimer & d'être aimé !

Mais quelle fut ma situation, lorsqu'un eunuque de la princesse vint me faire signer l'ordre de faire sortir de mon palais toutes mes femmes. Signez, me dit-il, sentez la douceur de ce commandement : je rendrai compte à la princesse de votre promptitude à obéir. Mon visage se couvrit de larmes ; j'avois commencé d'écrire, & je m'arrêtai. De grace, dis-je à l'eunuque, attendez ; je me meurs..... Seigneur, me dit-il, il y va de votre tête & de la mienne ; signez : nous commençons à devenir coupables ; on compte les moments ; je devrois être de retour. Ma main tremblante ou rapide (car mon esprit étoit perdu) traça les caracteres les plus funestes que je pusse former.

Mes femmes furent enlevées la veille de mon mariage ; mais Ardasire, qui avoit gagné un de mes eunuques, mit une esclave de sa taille & de son air sous ses voiles & ses habits, & se cacha dans un lieu secret. Elle avoit fait entendre à l'eunuque qu'elle vouloit se retirer parmi les prêtresses des dieux.

Ardasire avoit l'ame trop haute pour qu'une loi, qui sans aucun sujet privoit de leur état des femmes légitimes, pût lui paroître faite pour elle. L'abus du pouvoir ne lui faisoit point respecter le pouvoir. Elle appelloit de cette tyrannie à la nature, & de son impuissance à son désespoir.

La cérémonie du mariage se fit dans le palais. Je menai la princesse dans ma maison. Là les concerts, les danses, les festins, tout parut exprimer une joie que mon cœur étoit bien éloigné de sentir.

La nuit étant venue, toute la cour nous quitta. Les eunuques conduisirent la princesse dans son appartement : hélas ! c'étoit celui où j'avois fait tant de serments à Ardasire. Je me retirai dans le mien plein de rage & de désespoir.

Le moment fixé pour l'hymen arriva. J'entrai dans ce corridor, presque inconnu dans ma maison même, par où l'amour m'avoit conduit tant de fois. Je marchois dans les ténèbres, seul, triste, pensif, quand tout-à-coup un flambeau fut découvert. Ardasire, un poignard à la main, parut devant moi. Arsace, dit-elle, allez dire à votre nouvelle épouse que je meurs ici ; dites-lui que j'ai disputé votre cœur jusqu'au dernier soupir. Elle alloit se frapper ; j'arrêtai sa main. Ardasire, m'écriai-je, quel affreux spectacle veux-tu me donner ! & lui ouvrant mes bras : commence par frapper celui qui a cédé le premier à une loi barbare. Je la vis pâlir, & le poignard lui tomba des mains. Je l'embrassai, & je ne sais par quel charme, mon ame sembla se calmer. Je tenois ce cher objet ; je me livrai tout entier au plaisir d'aimer. Tout, jusqu'à l'idée de mon malheur, fuyoit de ma pensée. Je croyois posséder Ardasire, & il me sembloit que je ne pouvois plus la perdre. Etrange effet de l'amour ! Mon cœur s'échauffoit, & mon ame devenoit tranquille.

Les paroles d'Ardasire me rappellerent à moi même. Arsace, me dit-elle, quittons ces lieux infortunés ; fuyons. Que craignons-nous ? nous savons

aimer & mourir....

Ardasire, lui dis-je, je jure que vous serez toujours à moi ; vous y serez comme si vous ne sortiez jamais de ces bras : je ne me séparerai jamais de vous. J'atteste les dieux que vous seule ferez le bonheur de ma vie.... Vous me proposez un généreux dessein : l'amour me l'avoit inspiré : il me l'inspire encore par vous ; vous allez voir si je vous aime.

Je la quittai ; & plein d'impatience & d'amour, j'allai par-tout donner mes ordres. La porte de l'appartement de la princesse fut fermée. Je pris tout ce que je pus emporter d'or & de pierreries. Je fis prendre à mes esclaves divers chemins, & partis seul avec Ardasire dans l'horreur de la nuit ; espérant tout, craignant tout, perdant quelquefois mon audace naturelle, saisi par toutes les passions, quelquefois par les remords mêmes, ne sachant si je suivois mon devoir, ou l'amour, qui le fait oublier.

Je ne vous dirai point les périls infinis que nous courûmes. Ardasire, malgré la foiblesse de son sexe, m'encourageoit ; elle étoit mourant ; & elle me suivoit toujours. Je fuyois la présence des hommes ; car tous les hommes étoient devenus mes ennemis : je ne cherchois que les déserts. J'arrivai dans ces montagnes qui sont remplies de tigres & de lions. La présence de ces animaux me rassuroit. Ce n'est point ici, disois-je à Ardasire, que les eunuques de la princesse & les gardes du roi de Médie viendront nous chercher. Mais enfin les bêtes féroces se multiplièrent tellement, que je commençai à craindre. Je faisois tomber à coups de fleches celles qui s'approchoient trop près de nous ; car, au lieu de me charger des choses nécessaires à la vie, je m'étois muni d'armes qui pouvoient par-tout me les procurer. Pressé de toutes parts, je fis du feu avec des cailloux ; j'allumai du bois sec ; je passois la nuit auprès de ces feux, & je faisois du bruit avec mes armes. Quelquefois je mettois le feu aux forêts, & je chassois devant moi ces bêtes intimidées. J'entrai dans un pays plus ouvert, & j'admirai ce vaste silence de la nature. Il me représentoit ce temps où les dieux naquirent, & où la beauté parut la première ; l'amour l'échauffa, & tout fut animé.

Enfin nous sortîmes de la Médie. Ce fut dans une cabane de pasteurs que je me crus le maître du monde, & que je pus dire que j'étois à

Ardasire, & qu'Ardasire étoit à moi.

Nous arrivâmes dans la Margiane ; nos esclaves nous y rejoignirent. à, nous vécûmes a0 la campagne, loin du monde & du bruit. Charmés l'un de l'autre, nous nous entretenions de nos plaisirs présents & de nos peines passées.

Ardasire me racontoit quels avoient été ses sentiments dans tout le temps qu'on nous avoit arrachés l'un à l'autre, ses jalousies pendant qu'elle crut que je ne l'aimois plus, sa douleur quand elle vit que je l'aimois encore, sa fureur contre une loi barbare, sa colere contre moi qui m'y soumettois. Elle avoit d'abord formé le dessein d'immoler la princesse ; elle avoit rejetté cette idée : elle auroit trouvé du plaisir à mourir à mes yeux ; elle n'avoit point douté que je fusse attendri Quand j'étois dans ses bras, disoit-elle, quand elle me proposa de quitter ma patrie, elle étoit déjà sûre de moi.

Ardasire n'avoit jamais été si heureuse ; elle étoit charmée. Nous ne vivions point dans le faste de la Médie ; mais nos mœurs étoient plus douces. Elle voyoit dans tout ce que nous avions perdu, les grands sacrifices que je lui avois faits. Elle étoit seule avec moi. Dans les serrails, dans ces lieux de délices, on trouve toujours l'idée d'une rivale, & lorsqu'on y jouit de ce qu'on aime, plus on aime, & plus on est alarmé.

Mais Ardasire n'avoit aucune défiance ; le cœur étoit assuré du cœur. Il semble qu'un tel amour donne un air riant à tout ce qui nous entoure, & que, parcequ'un objet nous plaît, il ordonne à toute la nature de nous plaire ; il semble qu'un tel amour soit cette enfance aimable devant qui tout se joue & qui sourit toujours.

Je sens une espece de douceur à vous parler de cet heureux temps de notre vie. Quelquefois je perdois Ardasire dans les bois, & je la retrouvais aux accents de sa voix charmante. Elle se paroît des fleurs que je cueillois ; je me parois de celles qu'elle avoit cueillies. Le chant des oiseaux, le murmure des fontaines, les danses & les concerts de nos jeunes esclaves, une douceur par-tout répandue étoient des témoignages continuels de notre bonheur.

Tantôt Ardasire étoit une bergere qui, sans parure & sans ornements, se monroit à moi avec sa naïveté naturelle ; tantôt je la voyois telle qu'elle

étoit lorsque j'étois enchanté dans le serrail de Médie.

Ardasire occupoit ses femmes à des ouvrages charmants : elles filoient la laine d' Hircanie ; elles employoient la pourpre de Tyr. Toute la maison goûtoit une joie naïve. Nous descendions avec plaisir à l'égalité de la nature ; nous étions heureux, & nous voulions vivre avec des gens qui le fussent. Le bonheur faux rend les hommes durs & superbes, & ce bonheur ne se communique point. Le vrai bonheur les rend doux & sensibles, & ce bonheur se partage toujours.

Je me souviens qu'Ardasire fit le mariage d'une de ses favorites avec un de mes affranchis. L'amour & la jeunesse avoient formé cet hymen. La favorite dit à Ardasire : ce jour est aussi le premier jour de votre hyménée. Tous les jours de ma vie, répondit-elle, seront ce premier jour.

Vous serez peut-être surpris qu'exilé & proscrit de la Médie, n'ayant eu qu'un moment pour me préparer à partir, ne pouvant emporter que l'argent & les pierreries, qui se trouvoient sous ma main, je pusse avoir assez de richesses dans la Margiane pour y avoir un palais, un grand nombre de domestiques, & toutes sortes de commodités pour la vie. J'en fus surpris moi-même, & je le suis encore. Par une fatalité que je ne saurois vous expliquer, je ne voyois aucune ressource, & j'en trouvois par-tout. L'or, les pierreries, les bijoux sembloient se présenter à moi. C'étoient des hasards, me direz-vous. Mais des hasards si réitérés & perpétuellement les mêmes, ne pouvoient gueres être des hasards. Ardasire crut d'abord que je voulois la surprendre, & que j'avois porté des richesses qu'elle ne connoissoit pas. Je crus à mon tour qu'elle en avoit qui m'étoient inconnues. Mais nous vîmes bien l'un & l'autre que nous étions dans l'erreur. Je trouvai plusieurs fois dans ma chambre des rouleaux où il y avoit plusieurs centaines de dariques ; ; Ardasire trouvoit dans la sienne des boîtes pleines de pierreries. Un jourque je me promenois dans mon jar din, un petit coffre plein de pieces d'or parut à mes yeux, & j'en aperçus un autre dans le creux d'un chêne sous lequel j'allois ordinairement me reposer. Je passe le reste. J'étois sur qu'il n'y avoit pas un seul homme dans la Médie qui eût quelque connoissance du lieu où je m'étois retiré ; & d'ailleurs je savois que je n'avois aucun secours à attendre de ce côté-là.

Je me creusais la tête pour pénétrer d'où me venoient ces secours. Toutes les conjectures que je faisais. se détruisoient les unes les autres.

On fait, dit Aspar en interrompant Arsace, des contes merveilleux de certains génies puissants qui s'attachent aux hommes, & leur font de grands biens. Rien de ce que j'ai oui dire là-dessus n'a fait impression sur mon esprit ; mais ce que j'entends m'étonne davantage : vous dites ce que vous avez éprouvé, & non pas ce que vous avez oui dire.

Soit que ces secours (reprit Arsace) fussent humains ou surnaturels, il est certain qu'ils ne me manqueraient jamais, & que, de la même manière qu'une infinité de gens trouvent par-tout la misère, je trouvais par – tout les richesses ; &, ce qui vous surprendra, elles venoient toujours à point nommé : je n'ai jamais vu mon trésor prêt à finir qu'un nouveau n'ait d'abord reparu ; tant l'intelligence qui veilloit sur nous étoit attentive. Il y a plus ; ce n'étoit pas seulement nos besoins qui étoient prévenus ; mais souvent nos fantaisies. Je n'aime guères, ajouta-t-il, à dire des choses merveilleuses. Je vous dis ce que je suis forcé de croire, & non pas ce qu'il faut que vous croyiez.

La veille du mariage de la favorite, un jeune homme beau comme l'amour vint me porter un panier de très beau fruit. Je lui donnai quelques pièces d'argent ; il les prit, laissa le panier, & ne parut plus. Je portai le panier à Ardasire ; je le trouvai plus pesant que je ne pensois. Nous mangeâmes le fruit, & nous trouvâmes que le fond étoit plein de dariques. C'est le génie, dit-on dans toute la maison, qui a apporté un trésor ici pour les dépenses des noces.

Je suis convaincue ; disoit Ardasire, que c'est un génie qui fait ces prodiges en notre faveur. Aux intelligences supérieures à nous rien ne doit être plus agréable que l'amour : l'amour seul a une perfection qui peut nous élever jusqu'à elles. Arsace, c'est un génie qui connoît mon cœur, & qui voit à quel point je vous aime. Je voudrois le voir, & qu'il pût me dire à quel point vous m'aimez.

Je reprends ma narration.

La passion d'Ardasire & la mienne prirent des impressions de notre différente éducation & de nos différents caractères. Ardasire ne respiroit

que pour aimer ; sa passion étoit sa vie ; toute son ame étoit de l'amour. Il n'étoit pas en elle de m'aimer moins ; elle ne pouvoit non plus m'aimer davantage. Moi, je parus aimer avec plus d'emportement parcequ'il sembloit que je n'aimois pas toujours de même. Ardasire seule étoit capable de m'occuper ; mais il y eut des choses qui purent me distraire. Je suivois les cerfs dans les forêts, & j'allois combattre les bêtes féroces.

Bientôt je m'imaginai que je menois une vie trop obscure. Je me trouve, disois-je, dans les états du Roi de Margiane : pourquoi n'iroisje point à la cour ? La gloire de mon pere venoit s'offrir à mon esprit. C'est un poids bien pesant qu'un grand nom à soutenir, quand les vertus des hommes ordinaires sont moins le terme où il faut s'arrêter, que celui dont on doit partir. Il semble que les engagements que les autres prennent pour nous soient plus forts que ceux que nous prenons nous-mêmes. Quand j'étois en Médie, disois-je, il falloit que je m'abaissasse & que je cachasse avec plus de soin mes vertus que mes vices. Si je n'étois pas esclave de la cour, je l'étois de sa jalousie. Mais à présent que je me vois maître de moi, que je suis indépendant, parceque je suis sans patrie, libre au milieu des forêts comme les lions, je commencerai à avoir une ame commune si je reste un homme commun.

Je m'accoutumai peu-à-peu à ces idées. Il est attaché à la nature qu'à mesure que nous sommes heureux, nous voulons l'être davantage. Dans la félicité même il y a des impatientces. C'est que, comme notre esprit est une suite d'idées, notre cœur est une suite de desirs. Quand nous sentons que notre bonheur ne peut plus s'augmenter, nous voulons, lui donner une modification nouvelle. Quelquefois mon ambition étoit irritée par mon amour même : j'espérois que je serois plus digne d'Ardasire, &, malgré ses prieres, malgré ses larmes, je la quittai.

Je ne vous dirai point l'affreuse violence que je me fis. Je fus cent fois sur le point de revenir. Je voulois m'aller jeter aux genoux d'Ardasire ; mais la honte de me démentir, la certitude que je n'aurois plus la force de me séparer d'elle, l'habitude que j'avois prise de commander à mon cœur des choses difficiles ; tout cela me fit continuer mon chemin.

Je fus reçu du Roi avec toutes sortes de distinctions. A peine eusje le temps de m'appercevoir que je fusse étranger. J'étois de toutes les parties de plaisir : il me préféra à tous ceux de mon âge, & il n'y eut point de rang ni de dignité que je ne pusse espérer dans la Margiane.

J'eus bientôt une occasion de justifier sa faveur. La cour de Margiane vivoit depuis long-temps dans une profonde paix. Elle apprit qu'une multitude infinie de Barbares s'étoit présentée sur la frontiere, qu'elle avoit taillé en pieces l'armée qu'on lui avoit opposée, & qu'elle marchoit à grands pas vers la capitale. Quand la ville auroit été prise d'asfaut la cour ne seroit pas tombée dans une plus affreuse consternation. Ces gens-là n'avoient jamais connu que la prospérité. Ils ne savoient pas distinguer les malheurs d'avec les malheurs, & ce qui peut se rétablir d'avec ce qui est irréparable. On assembla à la hâte un conseil, &, comme j'étois auprès du Roi, je fus de ce conseil. Le Roi étoit éperdu, & ses conseillers n'avoient plus de sens. Il étoit clair qu'il étoit impossible de les sauver, si on ne leur rendoit le courage. Le premier ministre ouvrit les avis. Il proposa de faire sauver le Roi, & d'envoyer au général ennemi les clefs de la ville. Il alloit dire ses raisons, & tout le conseil alloit les suivre. Je me levai pendant qu'il parloit, & je lui tins ce discours : Si tu dis encore un mot, je te tue. Il ne faut pas qu'un Roi magnanime & tous les braves gens qui sont ici perdent un temps précieux à écouter tes lâches conseils. Et me tournant vers le Roi : Seigneur, un grand état ne tombe pas d'un seul coup. Vous avez une infinité de ressources, & quand vous n'en aurez plus, vous délibérerez avec cet homme si vous devez mourir, ou suivre de lâches conseils. Amis, je jure avec vous que nous défendrons le Roi jusqu'au dernier soupir. Suivons-le, armons le peuple, & faisons-lui part de notre courage.

On se mit en défense dans la ville, & je me saisis d'un poste au dehors avec une troupe de gens d'élite, composée de Margiens & de quelques braves gens qui étoient à moi. Nous battîmes plusieurs de leurs partis. Un corps de cavalerie empêchoit qu'on ne leur envoyât des vivres. Ils n'avoient point de machines pour faire le siege de la ville. Notre corps d'armée grossissoit tous les jours. Ils se retirerent, & la Margiane fut délivrée.

Dans le bruit & le tumulte de cette cour, je ne goûtois que de fausses joies. Ardasire me manquoit partout, & toujours mon cœur se tournoit vers elle. J'avois connu mon bonheur, & je l'avois fui ; j'avois quitté des plaisirs réels, pour chercher des erreurs.

Ardasire depuis mon départ n'avoit point eu de sentiment qui n'eût d'abord été combattu par un autre. Elle avoit toutes les passions ; elle n'étoit contente d'aucune. Elle vouloit se taire ; elle vouloit se plaindre ; elle prenoit la plume pour m'écrire ; le dépit lui faisoit changer de pensées ; elle ne pouvoit se résoudre à me marquer de la sensibilité, encore moins de l'indifférence ; mais enfin la douleur de son ame fixa ses résolutions, & elle m'écrivit cette lettre.

Si vous aviez gardé dans votre cœur le moindre sentiment de pitié, vous ne m'auriez jamais quittée ; vous auriez répondu à un amour si tendre, & respecté nos malheurs ; vous m'auriez sacrifié des idées vaines ; cruel ! vous croiriez perdre quelque chose en perdant un cœur qui ne brûle que pour vous. Comment pouvez-vous savoir si, ne vous voyant plus, j'aurai le courage de soutenir la vie ? Et si je meurs, barbare ! pouvez-vous douter que ce ne soit par vous ? Oh Dieux ! par vous, Arsace ! Mon amour, si industrieux à s'affliger, ne m'avoit jamais fait craindre ce genre de supplice. Je croyois que je n'aurois jamais à pleurer que vos malheurs, & que je serois toute ma vie insensible sur les miens....

Je ne pus lire cette lettre sans verser des larmes. Mon cœur fut saisi de tristesse, & au sentiment de pitié se joignit un cruel remords de faire le malheur de ce que j'aimois plus que ma vie.

Il me vint dans l'esprit d'engager Ardasire à venir à la cour : je ne restai sur cette idée qu'un moment.

La cour de Margiane est presque la seule d'Asie où les femmes ne sont point, séparées du commerce des hommes. Le Roi étoit jeune : je pensai qu'il pouvoit tout, & je pensai qu'il pouvoit aimer. Ardasire auroit pu lui plaire, & cette idée étoit pour moi plus effrayante que mille morts.

Je n'avois d'autre parti à prendre que de retourner auprès d'elle. Vous serez étonné quand vous saurez ce qui m'arrêta.

J'attendois à tout moment des marques brillantes de la reconnoissance du Roi. Je m'imaginai que, paroissant aux yeux d'Ardasire avec un nouvel éclat, je me justifierois plus aisément auprès d'elle. Je pensai qu'elle m'en aimeroit plus, & je goûtois d'avance le plaisir d'aller porter ma nouvelle fortune. à ses pieds. :

Je lui appris la raison qui me faisoit différer mon départ ; & ce fut cela même qui la mit au désespoir.

Ma faveur auprès du Roi avoit été si rapide, qu'on l'attribua au goût que la princesse sœur du Roi avoit paru avoir pour moi. C'est une de ces choses que l'on croit toujours, lorsqu'elles ont été dites une fois. Un esclave qu'Ardasire avoit mis auprès de moi lui écrivit ce qu'il avoit entendu dire. L'idée d'une rivale fut désolante pour elle. Ce fut bien pis, lorsqu'elle apprit les actions que je venois de faire. Elle ne douta point que tant de gloire ne dût augmenter l'amour. Je ne suis point Princesse, disoit-elle dans son indignation ; mais je sens bien qu'il n'y en a aucune sur la terre que je croie mériter que je lui cede un cœur qui doit être à moi ;, si je l'ai fait voir en Médie, je le ferai voir en Margiane.

Après mille pensées, elle se fixa, & prit cette résolution.

Elle se défit de la plupart de ses esclaves, en choisit de nouveaux, envoya meubler un palais dans le pays des Sogdiens, se déguisa, prit avec elle des eunuques qui ne m'étoient pas connus, vint secrètement à la cour. Elle s'aboucha avec l'esclave qui lui étoit affidé, & prit avec lui des mesures pour m'enlever dès le lendemain. Je devois aller me baigner dans la rivière. L'esclave me mena dans un endroit du rivage où Ardasire m'attendoit. J'étois à peine déshabillé, qu'on me saisit ; on jeta sur moi une robe de femme ; on me fit entrer dans une litiere fermée : on marcha jour & nuit. Nous eûmes bientôt quitté la Margiane, & nous arrivâmes dans le pays des Sogdiens. On m'enferma dans un vaste palais : on me faisoit entendre que la princesse, qu'on disoit avoir du goût pour moi, m'avoit fait enlever & conduire secrètement dans une terre de son apanage.

Ardasire ne vouloit point être connue, ni que je fusse connu : elle cherchoit à jouir de mon erreur. Tous ceux qui n'étoient pas du secret la prenoient pour la princesse. Mais un homme enfermé dans son palais auroit

démenti son caractère. On me laissa donc mes habits de femme, & on crut que j'étois une fille nouvellement achetée & destinée à la servir.

J'étois dans ma dix-septième année. On disoit que j'avois toute la fraîcheur de la jeunesse, & on me louoit sur ma beauté, comme si j'eusse été une fille du palais.

Ardasire, qui savoit que la passion pour la gloire m'avoit déterminé à la quitter, songea à amollir mon courage par toutes sortes de moyens. Je fus mis entre les mains de deux eunuques. On passoit les journées à me parer ; on composoit mon teint ; on me baignoit ; on versoit sur moi les essences les plus délicieuses. Je ne sortois jamais de la maison ; on m'apprenoit à travailler moi même à ma parure ; & sur – tout on vouloit m'accoutumer à cette obéissance sous laquelle les femmes sont abattues dans les grands serrails d'Orient.

J'étois indigné de me voir traité ainsi. Il n'y a rien que je n'eusse osé pour rompre mes chaînes ; mais, me voyant sans armes, entouré de gens qui avoient toujours les yeux sur moi, je ne craignois pas d'entreprendre, mais de manquer mon entreprise. J'espérois que dans la suite je serois moins soigneusement gardé, que je pourrois corrompre quelque esclave, & sortir de ce séjour, ou mourir.

Je l'avouerai même ; une espece de curiosité de voir le dénouement de tout ceci sembloit ralentir mes pensées. Dans la honte, la douleur & la confusion, j'étois surpris de n'en avoir pas davantage. Mon ame formoit des projets ; ils finissoient tous par un certain trouble ; un charme secret, une force inconnue me retenoient dans ce palais.

La feinte princesse étoit toujours voilée, & je n'entendois jamais sa voix, Elle passoit presque toute la journée à me regarder par une jalousie pratiquée à ma chambre. Quelquefois elle me faisoit venir à son appartement. Là, ses filles chantoient les airs les plus tendres : il me sembloit que tout exprimoit son amour. Je n'étois jamais assez près d'elle ; elle n'étoit occupée que de moi ; il y avoit toujours quelque chose à raccommoder à ma parure : elle défaisoit mes cheveux pour les arranger encore ; elle n'étoit jamais contente de ce qu'elle avoit fait.

Un jour on vint me dire qu'elle me permettoit de venir la voir. Je la trouvai sur un sofa de pourpre : ses voiles la couvroient encore ; sa tête étoit mollement penchée, & elle sembloit être dans une douce langueur. J'approchai, & une de ses femmes me parla ainsi : L'Amour vous favorise ; c'est lui qui sous ce déguisement vous a fait venir ici. La princesse vous aime. Tous les cœurs lui seroient soumis, & elle ne veut que le vôtre.

Comment, dis – je en soupirant, pourrois-je donner un cœur qui n'est pas à moi ? Ma chere Ardasire en est la maîtresse ; elle le sera toujours.

Je ne vis point qu'Ardasire marquât d'émotion à ces paroles ; mais elle m'a dit depuis qu'elle n'a jamais senti une si grande joie.

Téméraire, me dit cette femme, la princesse doit être offensée, comme les dieux, lorsqu'on est assez malheureux pour ne pas les aimer.

Je lui rendrai, répondis-je, toutes sortes d'hommages ; mon respect, ma reconnoissance ne finiront jamais mais le destin, le cruel destin ne me permet point de l'aimer. Grande princesse, ajoutai-je en me jettant à ses genoux, je vous conjure par votre gloire d'oublier un homme qui par un amour éternel pour une autre, ne sera jamais digne de vous.

J'entendis qu'elle jetta un profond soupir : je crus m'apercevoir que son visage étoit couvert de larmes. Je me reprochois mon insensibilité ; j'aurois voulu, ce que je ne trouvois pas possible, être fidele à mon amour, & ne pas désespérer le sien.

On me ramena dans mon appartement ; &, quelques jours après, je reçus ce billet, écrit d'une main qui m'étoit inconnue.

“L'amour de la princesse est violent, mais il n'est pas tyrannique : elle ne se plaindra pas même de vos refus, si vous lui faites voir qu'ils sont légitimes. Venez donc lui apprendre les raisons que vous avez pour être si fidele à cette Ardasire.

Je fus reconduit auprès d'elle. Je lui racontai toute l'histoire de ma vie. Lorsque je lui parlois de mon amour, je l'entendois soupirer. Elle tenoit ma main dans la sienne, & dans ces moments touchants elle la serroit malgré elle.

Recommencez, me disoit une de ses femmes, à cet endroit où vous fûtes si désespéré, lorsque le Roi de Médie vous donna sa fille. Redites-nous les

craintes que vous eûtes pour Ardasire dans votre fuite. Parlez à la princesse des plaisirs que vous goûtiez lorsque vous étiez dans votre solitude chez les Margiens.

Je n'avois jamais dit toutes les circonstances : je répétois, & elle croyoit apprendre ; je finissois, & elle s'imaginait que j'allois commencer.

Le lendemain je reçus ce billet. Je comprends bien votre amour, & je n'exige point que vous me le sacrifiiez. Mais êtes – vous sûr que cette Ardasire vous aime encore ? Peut-être refusez-vous pour une ingrate le cœur d'une princesse qui vous adore.

Je fis cette réponse.

Ardasire m'aime à un tel point que je ne saurois demander aux dieux qu'ils augmentassent son amour. Hélas ! peut-être qu'elle m'a trop aimé. Je me souviens d'une lettre qu'elle m'écrivit quelque temps après que je l'eus quittée. Si vous aviez vu les expressions terribles & tendres de sa douleur, vous en auriez été touchée. Je crains que, pendant que je suis retenu dans ces lieux, le désespoir de m'avoir perdu, & son dégoût pour la vie, ne lui fassent prendre une résolution qui me mettroit au tombeau.

Elle me fit cette réponse :

Soyez heureux, Arsace, & donnez tout votre amour à la Beauté qui vous aime : pour moi, je ne veux que votre amitié.

Le lendemain je fus reconduit dans son appartement. Là, je sentis tout ce qui peut porter à la volupté. On avoit répandu dans la chambre les parfums les plus agréables. Elle étoit sur un lit qui n'étoit fermé que par des guirlandes de fleurs : elle y paroissoit languissamment couchée. Elle me tendit la main, & me fit asseoir auprès d'elle. Tout, jusqu'au voile qui lui couvroit le visage, avoit de la grace. Je voyois la forme de son beau corps. Une simple toile qui se mouvoit sur elle me faisoit tour-à-tour perdre & trouver des beautés ravissantes. Elle remarqua que mes yeux étoient occupés, & quand elle les vit s'enflammer, la toile sembla s'ouvrir d'elle-même. Je vis tous les trésors d'une beauté divine. Dans ce moment elle me serra la main ; mes yeux errèrent par-tout. Il n'y a, m'écriai-je, que ma chère Ardasire qui soit aussi belle ; mais j'atteste les dieux que ma fidélité..... Elle se jeta à mon cou, & me serra dans ses bras. Tout d'un coup

la chambre s'obscurcit, son voile s'ouvrit ; elle me donna un baiser. Je fus tout hors de moi. Une flamme subite coula dans mes veines, & échauffa, tous mes sens. L'idée d'Ardasire s'éloigna de moi. Un reste de souvenir.... mais il ne me paroissoit qu'un songe.... j'allois.... j'allois la préférer à elle-même. Déjà j'avois porté mes mains sur son sein ; elles couroient rapidement par-tout : l'amour ne se montrait que par sa fureur ; il se précipitoit à la victoire ; un moment de plus, & Ardasire ne pouvoir pas se défendre ; lorsque tout-à-coup elle fit un effort, elle fut secourue, elle se déroba de moi, & je la perdis.

Je retournai dans mon appartement, surpris moi-même de mon inconstance. Le lendemain on entra dans ma chambre, on me rendit les habits de mon sexe, & le soir on me mena chez celle dont l'idée m'enchantoit encore. J'approchai d'elle, je me mis à ses genoux, & transporté d'amour, je parlai de mon bonheur, je me plaignis de mes propres refus, je demandai, je promis, j'exigeai, j'osai tout dire, je voulus tout voir ; j'allois tout entreprendre. Mais je trouvai un changement étrange ; elle me parut glacée, & lorsqu'elle m'eut assez décourage, qu'elle eut joui de tout mon embarras, elle me parla, & j'entendis sa voix pour la première fois : Ne voulez-vous point voir le visage de celle que vous aimez ?

Ce son de voix me frappa ; je restai immobile ; j'espérai que ce seroit Ardasire, & je le craignis. Découvrez ce bandeau, me dit-elle. Je le fis, & je vis le visage d'Ardasire. Je voulus parler, & ma voix s'arrêta. L'amour, la surprise, la joie, la honte, toutes les passions me saisirent tour-à-tour. Vous êtes Ardasire, lui dis-je. Oui, perfide, répondit-elle, je le suis. Ardasire, lui dis-je d'une voix entrecoupée, pourquoi vous jouez-vous ainsi d'un malheureux amour ? Je voulus l'embrasser. Seigneur, dit-elle, je suis à vous. Hélas ! j'avois espéré de vous revoir plus fidele. Contentez – vous de commander ici. Punissez-moi) si vous voulez, de ce que j'ai fait... Arsace, ajouta-t-elle en pleurant, vous ne le méritez pas.

Ma chere Ardasire, lui dis-je, pourquoi me désespérez-vous ? Auriez-vous voulu que j'eusse été insensible à des charmes que j'ai toujours adorés ? Comptez que vous n'êtes pas d'accord avec vous-même. N'étoit-ce pas vous que j'aimois ? Ne sont-ce pas ces beautés qui m'ont toujours

charmé ? Ah ! dit-elle, vous auriez aimé une autre que moi. Je n'aurois point, lui dis-je, aimé une autre que vous. Tout ce qui n'auroit point été vous m'auroit déplu. Qu'eût-ce été, lorsque je n'aurois point vu cet adorable visage, que je n'aurois pas entendu cette voix, que je n'aurois pas trouvé ces yeux ? Mais, de grace, ne me désespérez pas songez que, de toutes les infidélités que l'on peut faire, j'ai sans doute commis la moindre.

Je connus à la langueur de ses yeux qu'elle n'étoit plus irritée ; je le connus à sa voix mourante. Je la tins dans mes bras. Qu'on est heureux quand on tient dans ses bras ce que l'on aime ! Comment exprimer ce bonheur, dont l'excès n'est que pour les vrais amants ? Lorsque l'amour renaît après lui – même, lorsque tout promet, que tout demande, que tout obéit ; lorsqu'on sent qu'on a tout, & que l'on sent que l'on n'a pas assez ; lorsque l'ame semble s'abandonner & se porter au-delà de la nature même.

Ardasire, revenue à elle, me dit Mon cher Arsace, l'amour que j'ai eu pour vous m'a fait faire des choses bien extraordinaires. Mais un amour bien violent n'a de règle ni de loi. On ne le connoît gueres, si l'on ne met ses caprices au nombre de ses plus grands plaisirs. Au nom des dieux, ne me quitte plus. Que peut-il te manquer ? Tu es heureux il tu m'aimes. Tu es sûr que jamais mortel n'a été tant aimé. Dis-moi, promets-moi, jure-moi que tu resteras ici.

Je lui fis mille serments ; ils ne furent interrompus que par mes embrassements, & elle les crut.

Heureux l'amour lors même qu'il s'appaise, lorsqu'après qu'il a cherché à se faire sentir, il aime à se faire connoître, lorsqu'après avoir joui des beautés, il ne se sent plus touché que par les graces.

Nous vécûmes dans la Sogdiane dans une félicité que je ne saurois vous exprimer. Je n'avois resté que quelques mois dans la Margiane, & ce séjour m'avoit déjà guéri de l'ambition. J'avois eu la faveur du Roi ; mais je m'apperçus bientôt qu'il ne pouvoit me pardonner mon courage & sa frayeur. Ma présence le mettoit dans l'embarras ; il ne pouvoit donc pas m'aimer. Ses courtisans s'en apperçurent, & dès lors ils se donnerent bien garde de me trop estimer ; &, pour que je n'eusse pas sauvé l'état du péril, tout le monde convenoit à la cour qu'il n'y avoit pas eu de péril.

Ainsi, également dégoûté de l'esclavage & des esclaves, je ne connus plus d'autre passion que mon amour pour Ardasire, & je m'estimai cent fois plus heureux de rester dans la seule dépendance que j'aimois, que de rentrer dans une autre que je ne pouvois que haïr.

Il nous parut que le génie nous avoit suivis. Nous nous trouvâmes dans la même abondance, & nous vîmes toujours de nouveaux prodiges.

Un pêcheur vint nous vendre un poisson : on m'apporta une bague fort riche qu'on avoit trouvée dans son gosier.

Un jour, manquant d'argent j'envoyai vendre quelques pierreries à la ville prochaine : on m'en apporta le prix, & quelques jours après, je vis sur ma table les pierreries.

Grands dieux ! dis – je en moi-même, il m'est donc impossible de m'appauvrir.

Nous voulûmes tenter le génie, & nous lui demandâmes une Comme immense. Il nous fit bien voir que nos vœux étoient indiscrets. Nous trouvâmes quelques jours après sur la table la plus petite somme que nous eussions encore reçue. Nous ne pûmes, en la voyant, nous empêcher de rire. Le génie nous joue, dit Ardasire. Ah ! m'écriai-je, les dieux sont de bons dispensateurs : la médiocrité qu'ils nous accordent vaut bien mieux que les trésors qu'ils nous refusent.

Nous n'avions aucune des passions tristes. L'aveugle ambition, la soif d'acquérir, l'envie de dominer, sembloient s'éloigner de nous, & être les passions d'un autre univers. Ces sortes de biens ne sont faits que pour entrer dans le vuide des ames que la nature n'a point remplies. Ils n'ont été imaginés que par ceux qui se sont trouvés incapables de bien sentir les autres.

Je vous ai déjà dit que nous étions adorés de cette petite nation qui formoit notre maison. Nous nous aimions Ardasire & moi ; & sans doute que l'effet naturel de l'amour est de rendre heureux ceux qui s'aiment. Mais cette bienveillance générale que nous trouvons dans tous ceux qui sont autour de nous, peut rendre plus heureux que l'amour même. Il est impossible que ceux qui ont le cœur bien fait ne se plaisent au milieu de cette bienveillance générale. Etrange effet de la nature ! L'homme n'est

jamais si peu à lui, que lorsqu'il paroît l'être davantage. Le cœur n'est t jamais le cœur, que quand il se donne, parceque ses jouissances sont hors de lui.

C'est ce qui fait que ces idées de grandeur, qui retirent toujours le cœur vers lui-même, trompent ceux qui en sont enivrés ; c'est ce qui fait qu'ils s'étonnent de n'être point heureux au milieu de ce qu'ils croient être le bonheur ; que, ne le trouvant point dans la grandeur, ils cherchent plus de grandeur encore. S'ils n'y peuvent atteindre, ils se croient plus malheureux ; s'ils y atteignent, ils ne trouvent pas encore le bonheur.

C'est l'orgueil, qui, à force de nous posséder, nous empêche de nous posséder, & qui, nous concentrant dans nous-mêmes, y porte toujours la tristesse. Cette tristesse vient de la solitude du cœur, qui se sent toujours fait pour jouir, & qui ne jouit pas, qui se sent toujours fait pour les autres, & qui ne les trouve pas.

Ainsi nous aurions goûté des plaisirs que donne la nature toutes les fois qu'on ne la fuit pas. Nous aurions passé notre vie dans la joie, l'innocence & la paix. Nous aurions compté nos années par le renouvellement des fleurs & des fruits ; nous aurions perdu nos années dans la rapidité d'une vie heureuse. J'aurois vu tous les jours Ardasire, & je lui aurois dit que je l'aimois. La même terre auroit repris son ame & la mienne. Mais tout-à-coup mon bonheur s'évanouit, & j'éprouvai le revers du monde le plus affreux.

Le prince du pays étoit un tyran capable de tous les crimes ; mais rien ne le rendoit si odieux que les outrages continuels qu'il faisoit à un sexe sur lequel il n'est pas seulement permis de lever les yeux. Il apprit, par une esclave sortie du serrail d'Ardasire, qu'elle étoit la plus belle personne de l'Orient. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à me l'enlever. Une nuit une grosse troupe de gens armés entoura ma maison, & le matin je reçus un ordre du tyran de lui envoyer Ardasire. Je vis l'impossibilité de la faire sauver. Ma première idée fut de lui aller donner la mort dans le sommeil où elle étoit ensevelie. Je pris mon épée, je courus, j'entrai dans sa chambre, j'ouvris les rideaux ; je reculai d'horreur, & tous mes sens se glacerent ; une nouvelle rage me saisit. Je voulus aller me jeter au milieu

de ces Satellites, & immoler tout ce qui se présentait à moi. Mon esprit s'ouvrit pour un dessein plus suivi, & je me calmai. Je résolus de prendre les habits que j'avois eus il y avoit quelques mois, de monter, sous le nom d'Ardasire, dans la litiere que le tyran lui avoit destinée, de me faire mener à lui. Outre que je ne voyois point d'autre ressource, je sentoís en moi-même du plaisir à faire une action de courage sous les mêmes habits avec lesquels l'aveugle amour avoit auparavant avili mon sexe.

J'exécutai tout de sang froid. J'ordonnai que l'on cachât à Ardasire le péril que je courois, & que, sitôt que je serois parti, on la fit sauver dans un autre pays. Je pris avec moi un esclave dont je connoissois le courage, & je me livrai aux femmes & aux eunuques que le tyran avoit envoyés. Je ne restai pas deux jours en chemin, & quand j'arrivai, la nuit étoit déjà avancée. Le tyran donnoit un festin à ses femmes & à ses courtisans, dans une salle de ses jardins. Il étoit dans cette gaieté stupide que donne la débauche, lorsqu'elle a été portée à l'excès. Il ordonna que l'on me fit venir. J'entrai dans la salle du festin : il me sa mettre auprès de lui, & je sus cacher ma fureur & le désordre de mon ame. J'étois comme incertain dans mes souhaits. Je voulois attirer les regards du tyran, & quand il les tournoit vers moi, je sentoís redoubler ma rage. Parcequ'il me croit Ardasire, disois-je en moi-même, il ose m'aimer. Il me sembloit que je voyois multiplier ses outrages, & qu'il avoit trouvé mille manieres d'offenser mon amour. Cependant j'étois prêt à jouir de la plus affreuse vengeance. Il s'enflammoit, & je le voyois insensiblement approcher de son malheur. Il sortit de la salle du festin, & me mena dans un appartement plus reculé de ses jardins, suivi d'un seul eunuque & de mon esclave. Déjà sa fureur brutale alloit l'éclaircir sur mon sexe. Ce fer, m'écriai-je, t'apprendra mieux que je suis un homme. Meurs, & qu'on dise aux enfers que l'époux d'Ardasire a puni tes crimes. Il tomba à mes pieds, & dans ce moment la porte de l'appartement s'ouvrit ; car sitôt que mon esclave avoit entendu ma voix, il avoit tué l'eunuque qui la gardoit, & s'en étoit saisi. Nous fuîmes ; nous errions dans les jardins ; nous rencontrâmes un homme ; je le saisis : je te plongerai, lui dis-je, ce poignard dans le sein, si tu ne me fais sortir d'ici.

C'étoit un jardinier, qui, tout tremblant de peur, me mena à une porte qu'il ouvrit ; je la lui fis refermer, & lui ordonnai de me suivre.

Je jettai mes habits, & pris un manteau d'esclave. Nous errâmes dans les bois, &, par un bonheur inespéré, lorsque nous étions accablés de lassitude, nous trouvâmes un marchand qui faisoit paître ses chameaux ; nous l'obligeâmes de nous mener hors de ce funeste pays.

A mesure que j'évitois tant de dangers, mon cœur devenoit moins tranquille. Il falloit revoir Ardasire, & tout me faisoit craindre pour elle. Ses femmes & ses eunuques lui avoient caché l'horreur de notre situation ; mais, ne me voyant plus auprès d'elle, elle me croyoit coupable ; elle s'imaginoit que j'avois manqué à tant de serments que je lui avois faits. Elle ne pouvoit concevoir cette barbarie de l'avoir fait enlever sans lui rien dire. L'amour voit tout ce qu'il craint. La vie lui devint insupportable ; elle prit du poison ; il ne fit pas son effet violemment. J'arrivai, & je la trouvai mourante. Ardasire, lui dis – je, je vous perds, vous mourez ! cruelle Ardasire ! hélas ! qu'avois-je fait ? Elle versa quelques larmes. Arsace, me dit-elle, il n'y a qu'un moment que la mort me sembloit délicieuse ; elle me paroît terrible depuis que je vous vois. Je sens que je voudrois revivre pour vous, & que mon ame me quitte malgré elle. Conservez mon souvenir ; &, si j'apprends qu'il vous est cher, comptez que je ne serai point tourmentée chez les ombres. J'ai du moins cette consolation, mon cher Arsace, de mourir dans vos bras.

Elle expira. Il me seroit impossible de dire comment je n'expirai pas aussi. On m'arracha d' Ardasire, & je crus qu'on me séparoit de moi-même. Je fixai mes yeux sur elle, & je restai immobile, j'étois devenu stupide. On m'ôta ce terrible spectacle, & je sentis mon ame reprendre toute sa sensibilité. On m'entraîna : je tournois les yeux vers ce fatal objet de ma douleur ; j'aurois donné mille vies pour le voir encore un moment. J'entrai en fureur, je pris mon épée ; j'allois me percer le sein ; on m'arrêta. Je sortis de ce palais funeste, je n'y rentrai plus. Mon esprit s'aliéna ; je courois dans les bois ; je remplissois l'air de mes cris. Quand je devenois plus tranquille, toutes les forces de mon ame la fixoient à ma douleur. Il me sembla qu'il ne me restoit plus rien dans le monde que ma tristesse & le nom d' Ardasire. Ce

nom, je le prononçois d'une voix terrible, & je rentrois dans le silence. Je résolu de m'ôter la vie, & tout-à-coup j'entrai en fureur. Tu veux mourir, me dis-je à moi-même, & Ardasire n'est pas vengée. Tu veux mourir, & le fils du tyran est en Hircanie, qui se baigne dans les délices. Il vit, & tu veux mourir.

Je me suis mis en chemin pour l'aller chercher. J'ai appris qu'il vous avoit déclaré la guerre ; j'ai volé à vous. Je suis arrivé trois jours avant la bataille, & j'ai fait l'action que vous connoissez. J'aurois percé le fils du tyran ; j'ai mieux aimé le faire prisonnier. Je veux qu'il traîne dans la honte & dans les fers une vie aussi malheureuse que la mienne. J'espere que quelque jour il apprendra que j'aurai fait mourir le dernier des siens, J'avoue pourtant que, depuis que je suis vengé, je ne me trouve pas plus heureux, & je sens que l'espoir de la vengeance flatte plus que la vengeance même. Ma rage que j'ai satisfaite, l'action que vous avez vue, les acclamations du peuple, seigneur, votre amitié même, ne me rendent point ce que j'ai perdu.

La surprise d'Aspar avoit commencé presque avec le récit qu'il avoit entendu. Sitôt qu'il avoit oui le nom d'Arsace, il avoit reconnu le mari de la Reine. Des raisons d'état l'avoient obligé d'envoyer chez les Medes Isménie, la plus jeune des filles du dernier Roi, & il l'y avoit fait élever en secret sous le nom d'Ardasire. Il l'avoit mariée à Arsace ; il avoit toujours eu des gens affidés dans le serrail d'Arsace ; il étoit le génie qui par ces mêmes gens avoit répandu tant de richesses dans la maison d'Arsace, & qui par des voies très simples avoit fait imaginer tant de prodiges.

Il avoit eu de très grandes raisons pour cacher à Arsace la naissance d'Ardasire. Arsace, qui avoit beaucoup de courage, auroit pu faire valoir les droits de sa femme sur la Bactriane, & la troubler.

Mais ces raisons ne subsistoient plus, &, quand il entendit le récit d'Arsace, il eut mille fois envie de l'interrompre ; mais il crut qu'il n'étoit pas encore temps de lui apprendre son sort. Un ministre accoutumé à arrêter ses mouvements, se revenoit toujours à la prudence ; il pensoit à préparer un grand événement, & non pas à le hâter.

Deux jours après le bruit se répandit que l'eunuque avoit mis sur le trône une fausse Isménie. On passa des murmures à la sédition. Le peuple furieux entourra le palais ; il demanda à haute voix la tête d'Aspar. L'eunuque fit ouvrir une des portes, & , monté sur un éléphant, il s'avança dans la foule. Bactriens, dit-il, écoutez-moi. Et comme on murmuroit encore : Ecoutez-moi, vous dis-je. Si vous pouvez me faire mourir à présent, vous pourrez dans un moment me faire mourir tout de même. Voici un papier écrit & scellé de la main du feu Roi : prosternez-vous, adorez- le ; je vais le lire.

Il le lut :

“Le ciel m’a donné deux filles qui se ressemblent au point que tous les yeux peuvent s’y tromper. Je crains que cela ne donne occasion à de plus grands troubles & à des guerres plus funestes. Vous donc, Aspar, lumière de l’empire, prenez la plus jeune des deux ; envoyez – la secrètement dans la Médie, & faites-en prendre soin. Qu’elle y reste sous un nom supposé, tandis que le bien “de l’Etat le demandera.

Il porta cet écrit au-dessus de sa tête, & il s’inclina ; puis reprenant la parole :

« Isménie est morte ; n’en doutez pas ; mais sa sœur la jeune Isménie est sur le trône, Voudriez-vous vous plaindre de ce que, voyant la mort de la Reine approcher, j’ai fait venir sa sœur du fond de l’Asie ? Me reprocheriez-vous d’avoir été assez heureux pour vous la rendre & la placer sur un trône qui, depuis la mort de la Reine sa sœur, lui appartient. Si j’ai tû la mort de la Reine, l’état des affaires ne l’a-t-il pas demandé ? me blâmez-vous d’avoir fait une action de fidélité avec prudence ? Posez donc les armes. Jusqu’ici vous n’êtes point coupables ; dès ce moment vous le seriez.

Aspar expliqua ensuite comment il avoit confié la jeune Isménie à deux vieux eunuques ; comment on l’avoit transportée en Médie sous un nom supposé ; comment il l’avoit mariée à un grand seigneur du pays ; comment il l’avoit fait suivre dans tous les lieux où la fortune l’avoit conduite ; comment la maladie de la Reine l’avoit déterminé à a faire enlever pour être gardée en secret dans le serrail ; comment, après la mort de la Reine, il l’avoit placée sur le trône.

Comme les flots de la mer agitée s'appaisent par les zéphyrs, le peuple se calma par les paroles d'Aspar. On n'entendit plus que des acclamations de joie ; tous les temples retentirent du nom de la jeune Isménie.

Aspar inspira à Isménie de voir l'étranger qui avoit rendu un si grand service à la Bactriane ; il lui inspira de lui donner une audience éclatante. Il fut résolu que les grands & les peuples seroient assemblés ; que là il seroit déclaré général des armées de l'état, & que la Reine lui ceindroit l'épée. Les principaux de la nation étoient rangés autour d'une grande salle, & une foule de peuple en occupoit le milieu & l'entrée. La Reine étoit sur son trône, vêtue d'un habit superbe. Elle avoit la tête couverte de pierreries ; elle avoit, selon l'usage de ces solemnités, levé son voile, & l'on voyoit le visage de la beauté même. Arsace parut, & le peuple commença ses acclamations. Arsace, les yeux baissés par respect, resta un moment dans le silence, & adressant la parole à la Reine :

Madame, lui dit-il d'une voix basse & entrecoupée, si quelque chose pouvoit rendre à mon ame quelque tranquillité, & me consoler de mes malheurs....

La Reine ne le laissa pas achever ; elle crut d'abord reconnoître le visage, elle reconnut encore la voix d'Arsace. Toute hors d'elle-même, & ne se connoissant plus, elle se précipita de son trône, & se jeta aux genoux d'Arsace.

Mes malheurs ont été plus grands que les tiens, dit-elle, mon cher Arsace. Hélas ! je croyois ne te revoir jamais depuis le fatal moment qui nous a séparés. Mes douleurs ont été mortelles.

Et, comme si elle avoit passé tout-a-coup d'une maniere d'aimer à une autre maniere d'aimer, ou qu'elle se trouvât incertaine sur l'impétuosité de l'action qu'elle venoit de faire, elle se releva tout-à-coup, & une rougeur modeste parut sur son visage.

Bactriens, dit-elle, c'est aux genoux de mon époux que vous m'avez vue. C'est ma félicité d'avoir pu faire paroître devant vous mon amour. J'ai descendu de mon trône, parceque je n'y étois pas avec lui, & j'atteste les dieux que je n'y remonterai pas sans lui. Je goûte ce plaisir que la plus belle action de mon regne, c'est par lui qu'elle a été faite, & que c'est pour moi

qu'il l'a faite. Grands, peuples, & citoyens, croyez-vous que celui qui regne sur moi soit digne de régner sur vous ? Approuvez-vous mon choix ? Elisez-vous Arsace ? dites – le moi, parlez.

A peine les dernières paroles de la Reine furent-elles entendues, tout le palais retentit des acclamations ; on n'entendit plus que le nom d'Arsace & celui d'Isménie.

Pendant tout ce temps, Arsace étoit comme stupide. Il voulut parler, sa voix s'arrêta ; il voulut se mouvoir, & il resta sans action. Il ne voyoit pas la Reine ; il ne voyoit pas le peuple ; à peine entendoit-il les acclamations : la joie le troubloit. tellement, que son ame ne put sentir toute sa félicité.

Mais, quand Aspar eut fait retirer le peuple, Arsace pencha la tête sur la main de la Reine.

Ardasire, vous vivez ; vous vivez, ma chère Ardasire. Je mourois tous les jours de douleur. Comment les dieux vous ont-ils rendue à la vie ?

Elle se hâta de lui raconter comment une de ses femmes avoit substitué au poison une liqueur enivrante. Elle avoit été trois jours sans mouvement ; on l'avoit rendue à la vie : sa première parole avoit été le nom d'Arsace ; ses yeux ne s'étoient ouverts que pour le voir ; elle l'avoit fait chercher ; elle l'avoit cherché elle-même. Aspar l'avoit fait enlever, &, après la mort de sa sœur, il l'avoit placée sur le trône.

Aspar avoit rendu éclatante l'entrevue d'Arsace & d'Isménie. Il se ressouvenoit de la dernière sédition. Il croyoit qu'après avoir pris sur lui de mettre Isménie sur le trône, il n'étoit pas à propos qu'il parût encore avoir contribué à y placer Arsace. Il avoit pour maxime de ne faire jamais lui-même ce que les autres pouvoient faire, & d'aimer le bien, de quelque main qu'il pût venir. D'ailleurs, connoissant la beauté du caractère d'Arsace & d'Isménie, il desiroit de les faire paroître dans leur jour. Il vouloit leur concilier ce respect que s'attirent toujours les grandes ames dans toutes les occasions où elles peuvent se montrer. Il cherchoit à leur attirer cet amour que l'on porte à ceux qui ont éprouvé de grands malheurs. Il vouloit faire naître cette admiration que l'on a pour tous ceux qui sont capables de sentir de belles passions. Enfin il croyoit que rien n'étoit plus propre à faire perdre

à Arsace le titre d'étranger, & à lui faire trouver celui de Bactrien dans tous les cœurs des peuples de la Bactriane.

Arsace jouissoit d'un bonheur qui lui paroissoit inconcevable. Ardasire, qu'il croyoit morte, lui étoit rendue ; Ardasire étoit Isménie ; Ardasire étoit Reine de Bactriane ; Ardasire l'en avoit fait Roi. Il passoit du sentiment de sa grandeur au sentiment de son amour. Il aimoit ce diadème qui, bien loin d'être un signe d'indépendance, l'avertissoit sans cesse qu'il étoit à elle ; il aimoit ce trône, parcequ'il voyoit la main qui l'y avoit fait monter.

Isménie goûtoit pour la première fois le plaisir de voir qu'elle étoit une grande Reine. Avant l'arrivée d'Arsace, elle avoit une grande fortune ; mais il lui manquoit un cœur capable de la sentir : au milieu de sa cour, elle se trouvoit seule ; dix millions d'hommes étoient à ses pieds, & elle se croyoit abandonnée.

Arsace fit d'abord venir le Prince d'Hircanie.

Vous avez, lui dit-il, paru devant moi, & les fers ont tombé de vos mains : il ne faut point qu'il y ait d'infortuné dans l'empire du plus heureux des mortels.

Quoique je vous aie vaincu, je ne crois pas que vous m'ayez cédé en courage : je vous prie de consentir que vous me cédiez en générosité.

Le caractère de la Reine étoit la douceur, & sa fierté naturelle disparoissoit toujours toutes les fois qu'elle devoit disparoître.

Pardonnez-moi, dit-elle au prince d'Hircanie, si je n'ai pas répondu à des feux qui n'étoient pas légitimes. L'épouse d'Arsace ne pouvoit pas être la vôtre : vous ne devez vous plaindre que du destin.

Si l'Hircanie & la Bactriane ne forment pas un même empire, ce sont des états faits pour être alliés. Isménie peut promettre de l'amitié, si elle n'a pas pu promettre de l'amour.

Je suis, répondit le prince, accablé de tant de malheurs & comblé de tant de bienfaits, que je ne sais si je suis un exemple de la bonne ou de la mauvaise fortune.

J'ai pris les armes contre vous, pour me venger d'un mépris que vous n'aviez pas. Ni vous ni moi ne méritions que le ciel favorisât mes projets. Je vais retourner dans l'Hircanie, & j'y oublierois bientôt mes malheurs, si je

ne comptois parmi mes malheurs celui de vous avoir vue, & celui de ne plus vous voir.

Votre beauté sera chantée dans tout l'Orient ; elle rendra le siecle où vous vivez plus célèbre que tous les autres ; &, dans les races futures, les noms d'Arsace & d'Isménie seront les titres les plus flatteurs pour les belles & les amants.

Un événement imprévu demanda la présence d'Arsace dans une province du royaume : il quitta Isménie. Quels tendres adieux ! quelles douces larmes ! C'étoit moins un sujet de s'affliger, qu'une occasion de s'attendrir. La peine de se quitter se joignit à l'idée de la douceur de se revoir.

Pendant l'absence du Roi, tout fut par ses soins disposé de maniere que le temps, le lieu, les personnes ; chaque événement offroit à Isménie des marques de son souvenir. Il étoit éloigné, & ses actions disoient qu'il étoit auprès d'elle ; tout étoit d'intelligence pour lui rappeler Arsace : elle ne trouvoit point Arsace ; mais elle trouvoit son amant.

Arsace écrivoit continuellement à Isménie : elle lisoit :

“J'ai vu les superbes villes qui conduisent à vos frontieres ; j'ai vu des peuples innombrables tomber à mes genoux. Tout me disoit que je régnois dans la Bactriane : je ne voyois point celle qui m'en avoit fait Roi, & je ne l'étois plus.

Il lui disoit :

“Si le ciel vouloit m'accorder le breuvage d'immortalité tant cherché dans l'Orient, vous boiriez dans la même coupe, ou je n'en approcherois pas mes levres ; vous seriez immortelle avec moi, ou je mourrois avec vous.

Il lui mandoit :

“J'ai donné votre nom à la ville que j'ai fait bâtir ; il me semble qu' elle sera habitée par nos sujets « les plus heureux.

: Dans une autre lettre, après ce que l'amour pouvoit dire de plus tendre sur les charmes de sa personne, il ajoutoit :

Je vous dis ces choses sans même chercher à vous plaire : je voudrois calmer mes ennuis ; je sens que mon ame s'appaise en vous parlant de vous.

Enfin elle reçut cette lettre :

Je comptois les jours ; je ne compte plus que les moments, & ces moments sont plus longs que les jours. Belle Reine, mon cœur est moins tranquille à mesure que j'approche de vous.

Après le retour d'Arsace, il lui vint des ambassades de toutes parts ; il y en eut qui parurent singulieres. Arsace étoit sur un trône qu'on avoit élevé dans la cour du palais. L'ambassadeur des Parthes entra d'abord ; il étoit monté sur un superbe coursier ; il ne descendit point à terre, & il parla ainsi :

Un tigre d'Hircanie désoloit la contrée ; un éléphant l'étouffa sous ses pieds. Un jeune tigre restoit, & il étoit déjà aussi cruel que son pere ; l'éléphant en délivra encore le pays. Tous les animaux qui craignoient les bêtes féroces venoient paître autour de lui. Il se plaisoit à voir qu'il étoit leur asyle, & il disoit en lui-même : On dit que le tigre est le roi des animaux ; il n'en est que le tyran, & j'en suis le roi.

L'ambassadeur des Perses parla ainsi :

Au commencement du monde la lune fut mariée avec le soleil.

Tous les astres du firmament vouloient l'épouser. Elle leur dit : regardez le soleil, & regardez-vous ; vous n'avez pas tous ensemble autant de lumiere que lui.

L'ambassadeur d'Egypte vint ensuite, & dit :

Lorsqu'Isis épousa le grand Osiris, ce mariage fut la cause de la prospérité de l'Egypte, & le type de sa fécondité. Telle sera la Bactriane ; elle deviendra heureuse par le mariage de ses dieux.

Arsace faisoit mettre sur les murailles de tous ses palais son nom avec celui d'Isménie. On voyoit leurs chiffres par-tout entrelacés. Il étoit défendu de peindre Arsace qu'avec Isménie.

Toutes les actions qui demandoient quelque sévérité, il vouloit paroître les faire seul ; il voulut que les graces fussent faites sous son nom & celui d'Isménie,

Je vous aime, lui disoit -il, à cause de votre beauté divine & de vos graces toujours nouvelles. Je vous aime encore, parceque, quand j'ai fait quelque action digne d'un grand Roi, il me semble que je vous plais davantage.

Vous avez voulu que je fusse votre Roi, quand je ne pensois qu'au bonheur d'être votre époux ; & ces plaisirs dont je m'enivrois avec vous, vous m'avez appris à les fuir lorsqu'il s'agissoit de ma gloire.

Vous avez accoutumé mon ame à la clémence, & lorsque vous avez demandé des choses qu'il n'étoit pas permis d'accorder, vous m'avez toujours fait respecter ce cœur qui les avoit demandées.

Les femmes de votre palais ne sont point entrées dans les intrigues de la cour ; elles ont cherché la modestie & l'oubli de tout ce qu'elles ne doivent point aimer.

Je crois que le ciel a voulu faire de moi un grand prince, puisqu'il m'a fait trouver, dans les écueils ordinaires des Rois, des secours pour devenir vertueux.

Jamais les Bactriens ne virent des temps si heureux. Arsace & Isménie disoient qu'ils régnoient sur le meilleur peuple de l'univers ; les Bactriens disoient qu'ils vivoient sous les meilleurs de tous les princes.

Il disoit qu'étant né sujet, il avoit souhaité mille fois de vivre sous un bon prince, & que ses sujets faisoient sans doute les mêmes vœux que lui.

Il ajoutoit qu'ayant le cœur d'Isménie, il devoit lui offrir tous les cœurs de l'univers ; il ne pouvoit lui apporter un trône, mais des vertus capables de le remplir.

Il croyoit que son amour devoit passer à la postérité, & qu'il n'y passeroit jamais mieux qu'avec sa gloire. Il vouloit qu'on écrivît ces paroles sur son tombeau : *Isménie a eu pour époux un Roi chéri des mortels.*

Il disoit qu'il aimoit Aspar son premier Ministre, parcequ'il parloit toujours des sujets, plus rarement du Roi, & jamais de lui-même.

Il a, disoit-il, trois grandes choses, l'esprit juste, le cœur sensible, & l'ame sincere.

Arsace parloit souvent de l'innocence de son. administration. Il disoit qu'il conservoit ses mains pures, parceque le premier crime qu'il commettrait décideroit de toute sa vie, & que là commenceroit la chaîne d'une infinité d'autres.

Je punirois, disoit-il, un homme sur des soupçons. Je croirois en rester là ; non. De nouveaux soupçons me viendroient en foule contre les

parents & les amis de celui que 'aurois fait mourir. Voilà le germe d'un second crime. Ces actions violentes me feroient penser que je serois haï de mes sujets : je commencerois à les craindre. Ce seroit le sujet de nouvelles exécutions, qui deviendroient elles-mêmes le sujet de nouvelles frayeurs.

Que si ma vie étoit une fois marquée de ces sortes de taches, le désespoir d'acquérir une bonne réputation viendrait me saisir ; &, voyant que je n'effacerois jamais le passé, j'abandonnerois l'avenir.

Arsace aimoit si fort à conserver les loix & les anciennes coutumes des Bactriens, qu'il trembloit toujours au mot de la réformation des abus, parcequ'il avoit souvent remarqué que chacun appelloit loi ce qui étoit conforme à ses vues, & appelloit abus tout ce qui choquoit ses intérêts.

Que, de corrections en corrections d'abus, au lieu de rectifier les choses, on parvenoit à les anéantir.

Il étoit persuadé que le bien ne devoit couler dans un état que par le canal des loix ; que le moyen de faire un bien permanent. c'étoit en faisant le bien de les les suivre ; que le moyen de faire un mal permanent, c'étoit en faisant le mal de les choquer.

Que les devoirs des princes ne consistoient pas moins dans la défense des loix contre les passions des autres que contre leurs propres passions.

Que le desir général de rendre les hommes heureux étoit naturel aux princes ; mais que ce desir n'aboutissoit à rien s'ils ne se procuroient continuellement des connoissances particulieres pour y parvenir.

Que, par un grand bonheur, le grand art de régner demandoit plus de sens que de génie, plus de desirs d'acquérir des lumieres, que de grandes lumieres, plutôt des connoissances pratiques que des connoissances abstraites, plutôt un certain discernement pour connoître les hommes que la capacité de les former.

Qu'on apprenoit à connoître les hommes en se communiquant à eux, comme on apprend toute autre chose. Qu'il est très incommode pour les défauts & pour les vices de : se cacher toujours. Que la plupart des hommes ont une enveloppe ; mais quelle tient & serre si peu, qu'il est très difficile que quelque côté ne vienne à se découvrir.

Arsace ne parloit jamais des affaires qu'il pouvoir avoir avec les étrangers ; mais il aimoit à s'entretenir de celles de l'intérieur de son royaume, parceque c'étoit le seul moyen de le bien connoître ; & là dessus il disoit qu'un bon prince devoit être secret ; mais qu'il pouvoit quelquefois l'être trop.

Il disoit qu'il sentoit en lui-même qu'il étoit un bon Roi ; qu'il étoit doux, affable, humain ; qu'il aimoit la gloire, qu'il aimoit ses sujets ; que cependant, si, avec ces belles qualités, il ne s'étoit gravé dans l'esprit les grands principes de gouvernement, il seroit arrivé la chose du monde la plus triste, que ses sujets auroient eu un bon Roi, & qu'ils auroient peu joui de ce bonheur, & que ce beau présent de la Providence auroit été en quelque sorte inutile pour eux.

Celui qui croit trouver le bonheur sur le trône, se trompe, disoit Arsace : on n'y a que le bonheur qu'on y a porté, & souvent même on y risque ce bonheur que l'on a porté, Si donc les dieux, ajoutoit-il, n'ont pas fait le commandement pour le bonheur de ceux qui commandent, il faut qu'ils l'aient fait pour le bonheur de ceux qui obéissent.

Arsace savoit donner parcequ'il savoit refuser,

Souvent, disoit-il, quatre villages ne suffisent pas pour faire un don à un grand seigneur prêt à devenir misérable, ou à un misérable prêt à devenir grand seigneur. Je puis bien enrichir la pauvreté d'état ; mais il m'est impossible d'enrichir la pauvreté de luxe.

Arsace étoit plus curieux d'entrer dans les chaumieres que dans les palais de ses grands.

C'est là que je trouve mes vrais conseillers. Là je me ressouviens de ce que mon palais me fait oublier. Ils me disent leurs besoins. Ce sont les petits malheurs de chacun qui composent le malheur général. Je m'instruis de tous ces malheurs, qui tous ensemble pourroient former le mien.

C'est dans ces chaumieres que je vois ces objets tristes qui font toujours les délices de ceux qui peuvent les faire changer, & qui me font connoître que je puis devenir un plus grand prince que je ne suis. J'y vois la joie succéder aux larmes ; au lieu que dans mon palais je ne puis gueres voir que les larmes succéder à la joie.

On lui dit un jour que, dans quelques réjouissances publiques, des farceurs avoient chanté ses louanges.

Savez- vous bien, dit – il, pourquoi je perms à ces gens-là de me louer ? C'est de me faire mépriser la flatterie, & de la rendre vile à tous les gens de bien. J'ai un si grand pouvoir, qu'il sera toujours naturel de chercher à me plaire. J'espere bien que les dieux ne permettront point que la flatterie me plaise jamais. Pour vous, mes amis, dites-moi la vérité ; c'est la seule chose du monde que je desire, parceque c'est la seule chose du monde qui puisse me manquer.

Ce qui avoit troublé la fin du regne d'Artamene, c'est que dans sa jeunesse il avoit conquis quelques petits peuples voisins, situés entre la Médie & la Bactriane. Ils étoient ses alliés ; il voulut les avoir pour sujets ; il les eut pour ennemis ; &, comme ils habitoient les montagnes, ils ne furent jamais bien assujettis ; au contraire, les Medes se servoient d'eux pour troubler le royaume : de sorte que le conquérant avoit beaucoup affoibli le monarque, & que, lorsque Arsace monta sur le trône, ces peuples étoient encore peu affectionnés. Bientôt les Medes les firent révolter. Arsace vola, & les soumit. Il fit assembler la nation, parla ainsi :

“Je sais que vous souffrez impatiemment la domination des Bactriens : je n'en suis point surpris. Vous aimez vos anciens rois qui vous ont comblés de bienfaits. C'est à moi à faire ensorte, par ma modération & par ma justice, que vous me regardiez comme le vrai successeur de ceux que vous avez tant aimés.

Il fit venir les deux chefs les plus dangereux de la révolte & dit au peuple :

“Je les fais mener devant vous pour que vous les jugiez vous-mêmes. Chacun en les condamnant chercha à se justifier.?”

“Connoissez, leur dit-il, le bonheur que vous avez de vivre sous un Roi qui n'a point de passion lors-qu'il punit, & qui n'en met que quand il récompense ; qui croit que la gloire de vaincre n'est que l'effet du sort, & qu'il ne tient que de lui-même celle de pardonner.

“Vous vivrez heureux, sous mon empire, & vous garderez vos usages & vos loix. Oubliez que je vous ai vaincus par les armes, & ne le soyez que

par mon affection.

Toute la nation vint rendre graces à Arsace de sa clémence & de la paix. Des vieillards portoient la parole. Le premier parla ainsi ;

“Je crois voir ces grands arbres qui font l’ornement de notre contrée. Tu en es la tige, & nous en sommes les feuilles ; elles couvriront les racines des ardeurs du soleil.

Le second lui dit :

“Tu avois à demander aux dieux que nos montagnes s’abaissassent pour qu’elles ne pussent pas nous défendre contre toi. Demande-leur aujourd’hui qu’elles s’élèvent jusques aux nues, pour qu’elles puissent mieux te défendre contre tes ennemis.

Le troisieme dit ensuite :

“Regarde le fleuve qui traverse notre contrée ; là où il est impétueux & rapide, après avoir tout renversé, il se dissipe & se divise au point que les femmes le traversent à pied. Mais si tu le regardes dans les lieux où il est doux & tranquille, il grossit lentement ses eaux, il est respecté des nations, & il arrête les armées.

Depuis ce temps ces peuples furent les plus fideles sujets de la Bactriane.

Cependant le Roi de Médie apprit qu’Arsace régnoit dans la Bactriane. Le souvenir de l’affront qu’il avoit reçu se réveilla dans son cœur. Il avoit résolu de lui faire la guerre. Il demanda le secours du Roi d’Hircanie.

“Joignez-vous avec moi, lui écrivit-il, poursuivons une vengeance commune. Le ciel vous destinoit la Reine de Bactriane ; un de mes sujets vous l’a ravie : venez la conquérir.

Le Roi d’Hircanie lui fit cette réponse :

“Je serois aujourd’hui en servitude chez les Bactriens, si je n’avois trouvé des ennemis généreux. Je rends graces au ciel de ce qu’il a voulu que mon regne commençât par des malheurs. L’adversité est notre mere ; la prospérité n’est que notre marâtre. Vous me proposez des querelles qui ne sont pas celles des Rois. Laissons jouir le Roi & la Reine de Bactriane du bonheur de se plaire & de s’aimer.

FIN.

DISCOURS
PRONONCÉ
PAR M. LE PRESIDENT
DE MONTESQUIEU,
A la rentrée du Parlement de
Bordeaux, le jour de la S. Martin
1725.

QUE celui d'entre nous qui a rendu les loix esclaves de l'iniquité de ses jugements périsse sur l'heure ! Qu'il trouve en tous lieux la présence d'un Dieu vengeur, & les puissances célestes irritées ! Qu'un feu sorte de dessous terre, & dévore sa maison ! Que sa postérité soit à jamais humiliée ! Qu'il cherche son pain, & ne le trouve pas ! Qu'il soit un exemple affreux de la justice du ciel, comme il en a été un de l'injustice de la terre !

C'est à-peu-près ainsi, Messieurs, que parloit un grand empereur ; & ces paroles si tristes, si terribles, sont pour vous pleines de consolation, vous pouvez tous dire en ce moment à ce peuple assemblé, avec la confiance d'un juge d'Israël : « Si j'ai commis quelque injustice, si j'ai opprimé quelqu'un de vous, si j'ai reçu des présents de quelqu'un d'entre vous ; qu'il

élève la voix, qu'il parle contre moi aux yeux du Seigneur, *loquimini de me coram Domino, & contemnam illud hodiè.*

Je ne parlerai donc point de ces grandes corruptions, qui dans tous les temps ont été le présage du changement ou de la chute des états ; de ces injustices de dessein formé ; de ces méchancetés de système ; de ces vies toutes marquées de crimes, où des jours d'iniquité ont toujours suivi des jours d'iniquité ; de ces magistratures exercées au milieu des reproches, des pleurs, des murmures, & des craintes de tous les citoyens : contre des juges pareils, contre des hommes si funestes, il faudroit un tonnerre ; la honte & les reproches ne sont rien.

Ainsi, supposant dans un magistrat sa vertu essentielle, qui est la justice, qualité sans laquelle il n'est qu'un monstre dans la société, & avec laquelle il peut être un très mauvais citoyen, je ne parlerai que des accessoires qui peuvent faire que cette justice abondera plus ou moins. Il faut qu'elle soit éclairée, il faut qu'elle soit prompte, qu'elle ne soit point austere, & enfin qu'elle soit universelle,

Dans l'origine de notre monarchie, nos peres pauvres, & plutôt pasteurs que laboureurs, soldats plutôt que citoyens, avoient peu d'intérêts à régler ; quelques loix sur le partage du butin, sur la pâture ou le larcin des bestiaux, régloient tout dans la république : tout le monde étoit bon pour être magistrat chez un peuple simple qui bernoit ses besoins aux choses nécessaires à sa subsistance, & qui avoit recours aux armes pour les conquérir sur ses voisins, lorsqu'elles manquoient chez lui.

Mais, depuis que nous avons quitté nos mœurs sauvages ; depuis que, vainqueurs des Gaulois & des Romains, nous avons pris leur police ; que le code militaire a cédé au code civil ; depuis sur-tout que les loix des fiefs n'ont plus été les seules loix de la noblesse, le seul code de l'état, & que par ce dernier changement de commerce & le labourage ont été encouragés, que les richesses des particuliers & leur avarice se sont accrues ; qu'on a eu à démêler de grands intérêts ; & des intérêts presque toujours cachés ; que la bonne foi ne s'est réservé que quelques affaires de peu d'importance, tandis que l'artifice & la fraude se sont retirés dans les contrats : nos codes se sont augmentés ; il a fallu joindre les loix étrangères aux nationales ; le respect

pour la religion y a mêlé les canoniques ; & les magistratures n'ont plus été le partage que des citoyens les plus éclairés.

Les juges se sont trouvés toujours au milieu des pièges & des surprises, & la vérité a laissé dans leurs esprits les mêmes méfiances que l'erreur.

L'obscurité du fond a fait naître la forme. Les fourbes, qui ont espéré de pouvoir cacher leur malice s'en sont fait une espèce d'art : des professions entières se sont établies, les unes pour obscurcir, les autres pour alonger les affaires ; & le juge a eu moins de peine à se défendre de la mauvaise foi du plaideur, que de l'artifice de celui à qui il confioit ses intérêts.

Pour lors il n'a plus suffi que le magistrat examinât la pureté de ses intentions ; ce n'a plus été assez qu'il pût dire à Dieu, *proba me, Deus, & scito cor meum* ; il a fallu qu'il examinât son esprit, ses connoissances & ses talents. Il a fallu qu'il se rendît compte de ses études, qu'il portât toute sa vie le poids d'une application sans relâche, & qu'il vît si cette application pouvoit donner à son esprit la mesure des connoissances & le degré de lumière que son état exigeoit,

On lit dans les relations de certains voyageurs qu'il y a des mines ; ou les travailleurs ne voient jamais le jour. Ils sont une image bien naturelle de ces gens dont l'esprit, appesanti sous les organes, n'est capable de recevoir aucun degré de clairvoyance. Une pareille incapacité exige d'un homme juste qu'il se retire de la magistrature ; une moindre incapacité exige d'un homme juste qu'il la surmonte par des sueurs & par des veilles.

Il faut encore que la justice soit prompte. Souvent l'injustice n'est pas dans le jugement, elle est dans les délais ; souvent l'examen a fait plus de tort qu'une décision. contraire. Dans la constitution présente, c'est un état que d'être plaideur ; on porte ce titre jusqu'à son dernier âge ; il va à la postérité, il passé de neveux en neveux jusqu'à la fin d'une malheureuse famille,

La pauvreté semble toujours attachée à ce titre si triste. La justice la plus exacte ne sauve jamais que d'une partie des malheurs ; & tel est l'état des choses, que les formalités introduites pour conserver l'ordre public, sont aujourd'hui le fléau des particuliers. L'industrie du palais est devenue une source de fortunes, comme le commerce & le labourage : la maltôte a

trouvé à s' y repaître & à disputer à la chicane la ruine d'un malheureux plaideur.

Autrefois les gens de bien menoient devant nos tribunaux les hommes injustes ; aujourd'hui ce sont les hommes injustes qui y traduisent les gens de bien. Le dépositaire a osé nier le dépôt, parcequ'il a espéré que la bonne foi craintive se lasseroit bientôt de le demander en justice ; & le ravisseur a fait connoître à celui qu'il opprimoit, qu'il n'étoit pas de sa prudence de continuer à lui demander raison de ses violences.

On a vu (ô siecle malheureux !) des hommes iniques menacer de la justice ceux à qui ils enlevoient leurs biens, & apporter pour raison de leurs vexations la longueur du temps & la ruine inévitable à ceux qui voudroient les faire cesser.

Mais, quand l'état de ceux qui plaident ne seroit point ruineux, il suffiroit qu'il fût incertain pour nous engager à le faire finir. Leur condition est toujours malheureuse, parce qu'il leur manque quelque sûreté du côté de leurs biens, de leur fortune, & de leur vie.

Cette même considération doit inspirer à un magistrat juste une grande affabilité, puisqu'il a toujours affaire à des gens malheureux. Il faut que le peuple soit toujours présent à ses inquiétudes ; semblable à ces bornes que les voyageurs trouvent dans les grands chemins, sur lesquelles ils reposent leur fardeau. Cependant on a vu des juges qui, refusant à leurs parties tous les égards, pour conserver, disoient-ils, la neutralité, tomboient dans une rudesse qui les en faisoit plus sûrement sortir.

Mais qui est-ce qui a jamais pu dire, si l'on en excepte les Stoïciens, que cette affection générale pour le genre humain, qui est la vertu de l'homme considéré en lui-même, soit une vertu étrangère au caractere de juge ? Si c'est la puissance qui doit endurcir les cœurs voyez comme l'autorité paternelle endurecit le cœur des peres, & reglez votre magistrature sur la premiere de toutes les magistratures.

Mais, indépendamment de l'humanité, la bienséance & l'affabilité chez un peuple poli deviennent une partie de la justice ; & un juge qui en manque pour ses clients, commence dès lors à ne plus rendre à chacun ce qui lui appartient. Ainsi dans nos mœurs il faut qu'un juge se conduise envers ses

parties de maniere qu'il leur paroisse bien plutôt réservé que grave, & qu'il leur fasse voir la probité des Catons, sans leur en montrer la rudesse & l'austérité.

J'avoue qu'il y a des occasions où il n'est point d'ame bienfaisante qui ne se sente indignée. L'usage qui a introduit les sollicitations, semble avoir été fait pour éprouver la patience des juges qui ont du courage & de la probité. Telle est la corruption du cœur des hommes, qu'il semble que la conduite générale soit de la supposer toujours dans le cœur des autres.

O vous qui employez pour nous séduire tout ce que vous pouvez vous imaginer de plus inévitable ; qui, pour nous mieux gagner, cherchez toutes nos foiblesses ; qui mettez en œuvre la flatterie, les bassesses, le crédit des grands, le charme de nos amis, l'ascendant d'une épouse chérie, quelquefois même un empire que vous croyez plus fort ; qui, choisissant toutes nos passions, faites attaquer notre cœur par l'endroit le moins défendu ; puissiez-vous à jamais manquer tous vos desseins, & n'obtenir que de la confusion. dans vos entreprises !

Nous n'aurons point à vous faire les reproches que Dieu fait aux pécheurs dans les livres saints : *vous m'avez fait servir à vos iniquités* ; nous résisterons à vos sollicitations les plus hardies, & nous vous ferons sentir la corruption de votre cœur & la droiture du nôtre.

Il faut que la justice soit universelle. Un juge ne doit pas être comme l'ancien Caton, qui fut le plus juste de son tribunal, & non de sa famille. La justice doit être en nous une conduite générale. Soyons justes dans tous les lieux, justes à tous égards, envers toutes personnes, en toutes occasions.

Ceux qui ne sont justes que dans les cas où leur profession l'exige, qui prétendent être équitables dans les affaires des autres, lorsqu'ils ne sont pas incorruptibles dans ce qui les touche eux-mêmes, qui n'ont point mis l'équité dans les plus petits événements de leur vie, courent risque de perdre bientôt cette justice même qu'ils rendent sur le tribunal. Des juges de cette espece ressemblent à ces monstrueuses divinités que la fable avoit inventées, qui mettoient bien quelque ordre dans l'univers ; mais qui, chargées de crimes & d'imperfections, troubloient elles-mêmes leurs

loix, & faisoient rentrer le monde dans tous les dérèglements qu'elles en avoient bannis.

Que le rôle de l'homme privé ne fasse donc point de tort à celui de l'homme public : car dans quel trouble d'esprit un juge ne jette-t-il point les parties, lorsqu'elles lui voient les mêmes passions que celles qu'il faut qu'il corrige, & qu'elles trouvent sa conduite répréhensible comme celle qui a fait naître leurs plaintes ? S'il aimoit la justice, diroient-elles, la refuseroit-il aux personnes qui lui sont unies par des liens si doux, si forts, si sacrés, à qui il doit tenir par tant de motifs d'estime, d'amour, de reconnoissance, & qui peut-être ont mis tout leur bonheur entre ses mains ?

Les jugements que nous rendons sur le tribunal peuvent rarement décider de notre probité ; c'est dans les affaires qui nous intéressent particulièrement que notre cœur se développe & se fait connoître : c'est là-dessus que le peuple nous juge ; c'est là-dessus qu'il nous craint ou qu'il espere de nous. Si notre conduite est condamnée si elle est soupçonnée, nous devenons soumis à une espece de récusation publique, & le droit de juger que nous exerçons est mis par ceux qui sont obligés de le souffrir, au rang de leurs calamités.

Avocats, la cour connoît votre intégrité, & elle a du plaisir de pouvoir vous le dire. Les plaintes contre votre honneur n'ont point encore monté jusqu'à elle. Sachez pourtant qu'il ne suffit pas que votre ministere soit désintéressé pour être pur. Vous avez du zele pour vos parties, & nous le louons ; mais ce zele devient criminel lorsqu'il vous fait oublier ce que vous devez à vos adversaires. Je sais bien que la loi d'une juste défense vous oblige souvent de révéler des choses que la honte avoit ensevelies ; mais c'est un mal que nous ne tolérons que lorsqu'il est absolument nécessaire. Apprenez de nous cette maxime, & souvenez-vous-en toujours : *Ne dites jamais la vérité aux dépens de votre vertu.*

Quel triste talent que celui de savoir déchirer les hommes ! Les saillies de certains esprits sont peut-être les plus grandes épines de notre ministere ;, bien loin que ce qui fait rire le peuple puisse mériter, nos applaudissements, nous pleurons toujours sur les infortunés qu'on déshonore.

Quoi ! la honte suivra tous ceux qui approchent de ce sacré tribunal ! Hélas ! craint – on que les graces de la justice ne soient trop pures ? Que peut-on faire de pis pour les parties ? On les fait gémir sur leurs succès mêmes, & on leur rend, pour me servir des termes de l'Ecriture, les fruits de la justice amers comme de l'absynthe.

Eh ! de bonne foi, que voulez-Vous que nous répondions quand on viendra nous dire : « Nous sommes venus devant vous, & on nous y a couverts de confusion & d'ignominie ; vous avez vu nos plaies, & vous n'avez pas voulu y mettre d'huile ; vous vouliez réparer les outrages qu'on nous a faits loin de vous, & on nous en fait sous vos yeux de plus réels, & vous n'avez rien dit. Vous que, sur le tribunal où vous étiez, nous regardions comme les dieux de la terre, *vous avez été muets comme des statues de bois & de pierre*. Vous dites que vous nous conservez nos biens ; eh ! notre honneur nous est mille fois plus cher que nos biens. Vous dites que vous mettez en sûreté notre vie ; ah ! notre honneur nous est bien d'un autre prix que notre vie. Si vous n'avez pas la force d'arrêter les saillies d'un orateur emprunté, indiquez-nous du moins quelque tribunal plus juste que le vôtre. Que savons-nous si vous n'avez pas partagé le barbare plaisir que l'on vient de donner à nos parties ? si vous n'avez pas joui de notre désespoir ? & si- ce que nous vous reprochons comme une foiblesse, nous ne devons pas plutôt vous le reprocher comme un crime ?

Avocats, nous n'aurions jamais la force de soutenir de si cruels reproches, & il ne seroit jamais dit que vous auriez été plus prompts à manquer aux premiers devoirs, que nous à vous les faire connoître.

Procureurs, vous devez trembler tous les jours de votre vie sur votre ministere. Que dis-je ? vous devez nous faire trembler nous-mêmes. Vous pouvez à tous moments nous fermer les yeux sur la vérité, nous les ouvrir sur des lueurs & des apparences. Vous pouvez nous lier les mains, éluder les dispositions les plus justes, & en abuser ; présenter sans cesse à vos parties la justice, & ne leur faire embrasser que son ombre ; leur faire espérer la fin, & la reculer toujours ; les faire marcher dans un dédale d'erreurs. Pour lors, d'autant plus dangereux que vous seriez plus habiles, vous feriez verser sur nous-mêmes une partie de la haine. Ce qu'il y auroit de plus triste

dans votre profession, vous le répandriez sur la nôtre, & nous deviendrions bientôt les plus grands criminels après les premiers coupables. Mais que n'anoblissez-vous votre profession par la vertu qui les orne toutes ? Que nous serions charmes de vous voir travailler à devenir plus justes que nous ne le sommes ! Avec quel plaisir vous pardonnerions-nous cette émulation ! & combien nos dignités nous paroîtroient-elles viles auprès d'une vertu qui nous seroit chere !

Lorsque plusieurs de vous ont mérité l'estime de la cour, nous nous sommes réjouis des suffrages que nous leur avons donnés : il nous sembloit que nous allions marcher dans des sentiers plus sûrs ; nous nous imaginions nous-mêmes avoir acquis un nouveau degré de justice. Nous n'aurons point, disions-nous, à nous défendre de leurs artifices ; ils vont concourir avec nous à *l'œuvre du jour* ; & peut-être verrons-nous le temps où le peuple sera délivré de tout fardeau. Procureurs, vos devoirs touchent de si près les nôtres, que nous qui sommes préposés pour vous reprendre, nous vous conjurons de les observer. Nous ne vous parlons point en juges ; nous oublions que nous sommes vos magistrats ; nous vous prions de nous laisser notre probité, de ne nous point ôter le respect des peuples, & de ne nous point empêcher d'en être les peres.

FIN.

RÉFLEXIONS

Sur les causes du plaisir qu'excitent en nous les Ouvrages d'Esprit & les productions des Beaux Arts.

DANS notre maniere d'être actuelle, notre ame goûte trois sortes de plaisirs : il y en a qu'elle tire du fond de son existence même ; d'autres qui résultent de son union avec le corps ; d'autres enfin qui sont fondés sur les plis & les préjugés que de certaines institutions ; de certains usages, de certaines habitudes lui ont fait prendre.

Ce sont ces différents plaisirs de notre ame qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, le je ne sais quoi, le noble, le grand, le sublime, le majestueux, & c. Par exemple, lorsque nous trouvons du plaisir à voir une chose avec une utilité pour nous, nous disons qu'elle est bonne ; lorsque nous trouvons du plaisir à la voir, sans que nous y démêlions une utilité présente, nous l'appellons belle.

Les sources du beau, du bon, de l'agréable, & c. sont donc dans nous-mêmes ; & en chercher les raisons, c'est chercher les causes des plaisirs de notre ame.

Examinons donc notre ame ; étudions-la dans ses actions & dans ses passions, cherchons-la dans ses plaisirs ; c'est là où elle se manifeste davantage. La poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, les différentes sortes de jeux ; enfin les ouvrages de la nature & de l'art peuvent lui donner du plaisir : voyons pourquoi, comment, & quand ils le lui donnent ; rendons raison de nos sentiments : cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse & avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes.



DES PLAISIRS

DE NOTRE AME.

L'AME, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux, & qui lui sont propres : tels sont ceux que lui donnent la curiosité ; les idées de sa grandeur, de ses perfections ; l'idée de son existence, opposée au sentiment du néant ; le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, & c. celui de comparer, de joindre & de séparer les idées. Ces plaisirs sont dans la nature de l'ame, indépendamment des sens, parcequ'ils appartiennent à tout être

qui pense ; & il est fort indifférent d'examiner ici si notre ame a ces plaisirs comme substance unie avec le corps, ou comme séparée du corps, parcequ'elle les a toujours, & qu'ils sont les objets du goût : ainsi nous ne distinguerons point ici les plaisirs qui viennent à l'ame de sa nature, d'avec ceux qui lui viennent de son union avec le corps ; nous appellerons tout cela plaisirs naturels, que nous distinguerons des plaisirs acquis, que l'ame se fait par de certaines liaisons avec les plaisirs naturels ; & de la même maniere & par la même raison, nous distinguerons le goût naturel & le goût acquis.

Il est bon de connoître la source des plaisirs dont le goût est la mesure : la connoissance des plaisirs naturels & acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, & connoître quels sont ses plaisirs, pour parvenir à les mesurer, & même quelquefois à les sentir.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu ; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu : à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

Notre maniere d'être est entièrement arbitraire ; nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou autrement. Mais si nous avions été faits autrement, nous verrions autrement ; un organe de plus ou de moins dans notre machine nous auroit fait une autre éloquence, une autre poésie ; une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poésie : par exemple, si la constitution de nos organes nous avoit rendus capables d'une plus longue attention, toutes les regles qui proportionnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention, ne seroient plus ; si nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les regles qui sont fondées sur la mesure de notre pénétration tomberoient de même ; enfin toutes les loix établies sur ce que notre machine est d'une certaine façon, seroient différentes si notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuse, il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture : si notre vue avoit été plus distincte ; & notre ame capable d'embrasser plus de choses à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornements : si nos

oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos instruments de musique. Je sais bien que les rapports que les choses ont entre elles auroient subsisté ; mais le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choses qui, dans l'état présent, font un certain effet sur nous, ne le feroient plus ; & comme la perfection des arts est de nous présenter les choses telles qu'elles nous fassent le plus de plaisir qu'il est possible, il faudroit qu'il y eût du changement dans les arts, puisqu'il y en auroit dans la maniere la plus propre à nous donner du plaisir,

On croit d'abord qu'il suffiroit de connoître les diverses sources de nos plaisirs pour avoir le goût, & que, quand on a lu ce que la philosophie nous dit là-dessus, on a du goût, & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'est pas une connoissance de théorie ; c'est une application prompte & exquise des regles mêmes que l'on ne connoît pas. Il n'est pas nécessaire de savoir que le plaisir que nous donne une certaine chose que nous trouvons belle, vient de la surprise ; il suffit qu'elle nous surprenne, & qu'elle nous surprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainsi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le goût acquis, c'est-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'ils regardent encore indirectement le goût naturel ; car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, sans considérer s'il est bon ou mauvais, juste ou non, est ce qui nous attache à une chose par le sentiment ; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse s'appliquer aux choses intellectuelles, dont la connoissance fait tant de plaisir à l'ame qu'elle étoit la seule félicité que de certains philosophes pussent comprendre. L'ame connoît par ses idées & par ses sentimens : car, quoique nous opposions l'idée au sentiment, cependant, lorsqu'elle voit une chose, elle la sent ; & il n'y a point de choses si intellectuelles qu'elle ne voie ou qu'elle ne croie voir, & par conséquent qu'elle ne sente.

DE L'ESPRIT

EN GÉNÉRAL.

L'ESPRIT est le genre qui a sous lui plusieurs especes, le génie, le bon sens, le discernement, la justesse, le talent, & le goût.

L'esprit consiste à avoir les organes bien constitués, relativement aux choses où il s'applique. Si la chose est extrêmement particuliere, il se nomme talent ; s'il a plus de rapport à un certain plaisir délicat des gens du monde, il se nomme goût ; si la chose particuliere est unique chez un peuple, le talent se nomme esprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chasse chez les sauvages, & c.

DE LA CURIOSITÉ.

NOTRE ame est faite pour penser, c'est-à-dire, pour appercevoir : or un tel être doit avoir de la curiosité ; car, comme toutes les choses sont dans une chaîne où chaque idée en précède une & en suit une autre, on ne peut aimer à voir une chose sans desirer d'en voir une autre ; & si nous n'avions pas ce desir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaisir à celle-là. Ainsi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous souhaitons de voir la partie qu'il nous cache, à proportion du plaisir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'est donc le plaisir que nous donne un objet, qui nous porte vers un autre ; c'est pour cela que l'ame cherche toujours des choses nouvelles, & ne se repose jamais.

Ainsi on sera toujours sûr de plaire à l'ame lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses, ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir.

Par-là on peut expliquer la raison pourquoi nous avons du plaisir lorsque nous voyons un jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorsque nous voyons un lieu brut & champêtre : c'est la même cause qui produit ces effets. Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux, parcourir plus d'espaces ; enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphere de sa présence : ainsi c'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au loin. Mais comment le faire ? Dans les villes ? notre vue est bornée par des maisons. Dans les campagnes ? elle l'est par mille obstacles ; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre secours & nous découvre la nature qui se cache elle-même ; nous aimons l'art, & nous l'aimons mieux que la nature, c'est-à-dire, la nature dérobée à nos yeux : mais quand nous trouvons de belles situations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des ruisseaux, des collines, & ces dispositions qui sont, pour ainsi dire, créées exprès, elle est bien autrement enchantée que lorsqu'elle voit les jardins de Le Nostre ; parceque la nature ne se copie pas, au lieu que l'art se ressemble toujours. C'est pour cela que dans la peinture nous aimons mieux un paysage que le plan du plus beau jardin du monde ; c'est que la peinture ne prend la nature que là où elle est belle, là où la vue se peut porter au loin & dans toute son étendue, là où elle est variée, là où elle peut être vue avec plaisir.

Ce qui fait ordinairement une grande pensée, c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture.

Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal : « lorsqu'il pouvoit, dit-il, se servir de la victoire, il aima mieux en jouir ; *cùm victoriâ posset uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit : « ce fut vaincre que d'y entrer ; » *introduit victoria fuit.*

Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion, quand il dit de sa jeunesse : c'est le Scipion qui croît pour la destruction de l'Afrique ; *hic erit Scipio qui in exitum "Africæ crescit."* Vous croyez voir un enfant qui croît & s'élève comme un géant.

Enfin il nous fait voir le grand caractère d'Annibal, la situation de l'univers, & toute la grandeur du peuple Romain, lorsqu'il dit : Annibal fugitif cherchoit au peuple Romain un ennemi par tout l'univers ; *qui, profugus ex Africâ, hostem populo Romano toto orbe, quærebat.*

DES PLAISIRS

DE L'ORDRE.

IL ne suffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choses, il faut les lui montrer avec ordre ; car pour lors nous nous ressouvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons ; notre ame se félicite de son étendue & de sa pénétration : mais dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, ouvrage où l'ame sent à chaque instant troubler celui qu'elle y veut mettre. La suite que l'auteur s'est faite, & celle que nous nous faisons, se confondent ; l'ame ne retient rien, ne prévoit rien ; elle est humiliée par la confusion de ses idées, par l'inanité qui lui reste ; elle est vainement fatiguée, & ne peut goûter aucun plaisir : c'est pour cela que, quand le dessein n'est pas d'exprimer ou de montrer la confusion, on met toujours de l'ordre dans la confusion même.

Ainsi les peintres groupent leurs figures ; ainsi ceux qui peignent les batailles mettent-ils sur le devant de leurs tableaux les choses que l'œil doit distinguer, & la confusion dans le fond & le lointain.



DES PLAISIRS

DE LA VARIÉTÉ.

MAIS s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété : sans cela l'ame languit ; car les choses semblables lui paroissent les mêmes ; & si une partie d'un tableau qu'on nous découvre ressembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet seroit nouveau sans le paroître, & ne feroit aucun plaisir. Et, comme les beautés des ouvrages de l'art, semblables à celles de la nature, ne consistent que dans les plaisirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres, le plus que l'on peut, à varier ces plaisirs ; il faut faire voir à l'ame des choses qu'elle n'a pas vues ; il faut que le sentiment qu'on lui donne soit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'est ainsi que les histoires nous plaisent par la variété des récits, les romans par la variété des prodiges, les pieces de théâtre par la variété des passions ; & que ceux qui savent instruire modifient le plus qu'ils peuvent le ton uniforme de l'instruction.

Une longue uniformité rend tout insupportable ; le même ordre des périodes, long-temps continué, accable dans une harangue ; les mêmes nombres & les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il est vrai que l'on ait fait cette fameuse allée de Moscow à Petersbourg, le voyageur doit périr d'ennui, renfermé entre les deux rangs de cette

allée ; & celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en descendra dégoûté des situations les plus heureuses & des points de vue les plus charmants.

L'ame aime la variété ; mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parcequ'elle est faite pour connoître & pour voir : il faut donc qu'elle puisse voir, & que la variété le lui permette ; c'est-à-dire, il faut qu'une chose soit assez simple pour être apperçue, & assez variée pour être apperçue avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées, & ne le sont point, d'autres qui paroissent uniformes, & sont très variées.

L'architecture gothique paroît très variée ; mais la confusion des ornements fatigue par leur petitesse ; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun sur lequel l'œil puisse s'arrêter : de maniere qu'elle déplaît par les endroits mêmes qu'on a choisis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique est une espece d'énigme pour l'œil qui le voit ; & l'ame est embarrassée comme quand on lui présente un poëme obscur.

L'architecture grecque au contraire paroît uniforme ; mais, comme elle a les divisions qu'il faut, & autant qu'il en faut pour que l'ame voie précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer, mais qu'elle en voit assez pour s'occuper, elle a cette variété qui la fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choses aient de grandes parties : les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes montagnes sont composées d'autres montagnes, qui sont au-dessus & au-dessous ; c'est la nature des choses qui fait cela.

L'architecture grecque, qui a peu de divisions, & de grandes divisions, imite les grandes choses ; l'ame sent une certaine majesté qui y regne partout.

C'est ainsi que la peinture divise en groupes de trois ou quatre figures celles qu'elle représente dans un tableau : elle imite la nature ; une nombreuse troupe se divise toujours en pelotons ; & c'est encore ainsi que la peinture divise en grandes masses ses clairs & ses obscurs.

DES PLAISIRS

DE LA SYMMÉTRIE.

J'AI dit que l'ame aime la variété ; cependant, dans la plupart des choses, elle aime à voir une espece de symmétrie. Il semble que cela renferme quelque contradiction : voici comment j'explique cela.

Une des principales causes des plaisirs de notre ame, lorsqu'elle voit des objets, c'est la facilité qu'elle a à les appercevoir ; & la raison qui fait que la symmétrie plaît à l'ame, c'est qu'elle lui épargne de la peine, qu'elle la soulage, & qu'elle coupe, pour ainsi dire, l'ouvrage par la moitié.

De là suit une regle générale par- tout où la symmétrie est utile à l'ame, & peut aider ses fonctions, elle lui est agréable ; mais par-tout où elle est inutile, elle est fade, parcequ'elle ôte la variété. Or les choses que nous voyons successivement doivent avoir de la variété ; car notre ame n'a aucune difficulté à les voir. Celles au contraire que nous appercevons d'un coup-d'œil, doivent avoir de la symmétrie : ainsi, comme nous appercevons d'un coup-d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la symmétrie, qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embrasser d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup-d'œil soit simple, il faut qu'il soit unique, & que les parties se rapportent toutes à l'objet principal ; c'est pour cela encore qu'on aime la symmétrie, elle fait un tout ensemble.

Il est dans la nature qu'un tout soit achevé, & l'ame qui voit ce tout veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'est encore pour cela qu'on aime la symmétrie ; il faut une espece de pondération ou de

balancement, & un bâtiment avec une aile, ou une aile plus courte qu'une autre, est aussi peu fini qu'un corps avec un bras ou avec un bras trop court.

DES CONTRASTES.

L'ÂME aime la symétrie, mais elle aime aussi les contrastes ; ceci demande bien des explications.

Par exemple : si la nature demande des peintres & des sculpteurs qu'ils mettent de la symétrie dans les parties de leurs figures, elle veut au contraire qu'ils mettent des contrastes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre, sont insupportables : la raison en est que cette symétrie fait que les attitudes sont presque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui se ressemblent toutes par-là. Ainsi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la nature ne nous a pas situés ainsi ; &, comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajustés, dans nos actions & dans nos manières, comme des pagodes ; &, si les hommes gênés & contraints sont insupportables, que sera-ce des productions de l'art ?

Il faut donc mettre des contrastes dans les attitudes, sur – tout dans les ouvrages de sculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraste & de la situation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il est souvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contrastes, est devenue une symétrie & une vicieuse uniformité.

Ceci ne se sent pas seulement dans de certains ouvrages de sculpture & de peinture, mais aussi dans le style de quelques écrivains, qui, dans chaque phrase, mettent toujours le commencement en contraste avec la fin par des

antitheses continuelles, tels que St. Augustin & autres Auteurs de la basse latinité, & quelques-uns de nos modernes, comme St. Evremont. Le tour de phrase toujours Je même & toujours uniforme déplaît extrêmement ; ce contraste perpétuel devient symmétrie, & cette opposition toujours recherchée, devient uniformité. L'esprit y trouve si peu de variété que, lorsque vous avez vu une partie de la phrase, vous devinez toujours l'autre ; vous voyez des mots opposés, mais opposés de la même manière ; vous voyez un tour de phrase, mais c'est toujours le même.

Bien des peintres sont tombés dans le défaut de mettre des contrastes partout & sans ménagement ; de sorte que, lorsqu'on voit une figure ; on devine d'abord la disposition de celles d'à côté : cette continuelle diversité devient quelque chose de semblable. D'ailleurs, la nature, qui jette les choses dans le désordre, ne montre pas l'affectation d'un contraste continuel ; sans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement, & dans un mouvement forcé. Elle est plus variée que cela ; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes sortes de mouvements.

Si la partie de l'ame qui connoît aime la variété, celle qui sent ne la cherche pas moins ; car l'ame ne peut pas soutenir long-temps les mêmes situations, parcequ'elle est liée à un corps qui ne peut les souffrir. Pour que notre ame soit excitée, il faut que les esprits coulent dans les nerfs. Or il y a là deux choses, une lassitude dans les nerfs ? une cessation de la part des esprits qui ne coulent plus, ou qui se dissipent des lieux où ils ont coulé.

Ainsi tout nous fatigue à la longue, & sur-tout les grands plaisirs : on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris ; car les fibres qui en ont été les organes ont besoin de repos ; il faut en employer d'autres plus propres à nous servir, & distribuer, pour ainsi dire, le travail.

Notre ame est lasse de sentir ; mais ne pas sentir, c'est tomber dans un anéantissement qui l'accable. On remédie à tout, en variant ses modifications ; elle sent, & elle ne se lasse pas.

DES PLAISIRS

DE LA SURPRISE.

CETTE disposition de l'ame, qui la porte toujours vers différents objets, fait qu'elle goûte tous les plaisirs qui viennent de la surprise ; sentiment qui plaît à l'ame par le spectacle & par la promptitude de l'action ; car elle apperçoit ou sent une chose qu'elle n'attend pas, ou d'une maniere qu'elle n'attendoit pas.

Une chose peut nous surprendre comme merveilleuse, mais aussi comme nouvelle, & encore comme inattendue ; & dans ces derniers cas, le sentiment principal se lie à un sentiment accessoire, fondé sur ce que la chose est nouvelle ou inattendue.

C'est par là que les jeux de hasard nous piquent ; ils nous font voir une suite continuelle d'événements non attendus : c'est par là que les jeux de société nous plaisent ; ils sont encore une suite d'événements imprévus, qui ont pour cause l'adresse jointe au hasard.

C'est encore par là que les pieces de théâtre nous plaisent : elles se développent par degrés, cachent les événements jusqu'à ce qu'ils arrivent, nous préparent toujours de nouveaux sujets de surprise, & souvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'esprit ne sont ordinairement lus que parcequ'ils nous ménagent des surprises agréables, & suppléent à l'insipidité des conversations, presque toujours languissantes, & qui ne font point cet effet.

La surprise peut être produite par la chose, ou par la maniere de l'appercevoir : car nous voyons une chose plus grande ou plus petite qu'elle n'est en effet, ou différente de ce qu'elle est ; ou bien nous voyons la même chose, mais avec une idée accessoire qui nous surprend. Telle est dans une

chose l'idée accessoire de la difficulté de l'avoir faite, ou de la personne qui l'a faite, ou du temps où elle a été faite, ou de la manière dont elle a été faite, ou de quelque autre circonstance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un sang-froid qui nous surprend, en nous faisant presque croire qu'il ne sent point l'horreur de ce qu'il décrit. Il change de ton tout-à-coup, & dit : "l'univers ayant souffert ce monstre pendant quatorze ans, enfin il l'abandonna ; *Tale monstrum per quatuordecim annos perpessus terrarum orbis, tandem destituit.* Ceci produit dans l'esprit différentes sortes de surprises ; nous sommes surpris du changement de style de l'auteur, de la découverte de sa différente manière de penser, de sa façon de rendre, en aussi peu de mots, une des grandes révolutions qui soient arrivées : ainsi l'âme trouve un très grand nombre de sentiments différents qui concourent à l'ébranler & à lui composer un plaisir.

*Des diverses causes qui peuvent
produire un sentiment.*

IL faut bien remarquer qu'un sentiment n'a pas ordinairement dans notre âme une cause unique. C'est, si j'ose me servir de ce terme, une certaine dose qui en produit la force & la variété. L'esprit consiste à savoir frapper plusieurs organes à la fois ; & si l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs, & ceux qui ont plu davantage, sont ceux qui ont excité dans l'âme plus de sensations en même temps,

Voyez, je vous prie, la multiplicité des causes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé qu'une confusion d'arbres, 1^o. parceque notre vue qui seroit arrêtée ne l'est pas ; 2^o. chaque allée est une, & forme une grande chose, au lieu que dans la confusion chaque arbre est une chose, & une petite chose ; 3^o. nous voyons un arrangement que nous n'avons pas coutume de voir ; 4^o. nous savons bon gré de la peine que l'on a prise ; 5^o. nous admirons le soin que l'on a de combattre sans cesse la nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre ; ce qui est si vrai qu'un jardin négligé nous est insupportable. Quelquefois la

difficulté de l'ouvrage nous plaît, quelquefois c'est la facilité ; &, comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépense du maître, nous voyons quelquefois avec plaisir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépense & de travail. Le jeu nous plaît, parcequ'il satisfait notre avarice, c'est-à-dire l'espérance d'avoir plus : il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont sur notre bonheur ; il satisfait notre curiosité en nous donnant un spectacle ; enfin il nous donne les différents loisirs de la surprise.

La danse nous plaît par la légèreté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par sa liaison avec la musique, la personne qui danse étant comme un instrument qui accompagne ; mais sur-tout elle plaît par une disposition de notre cerveau, qui est telle qu'elle ramene en secret l'idée de tous les mouvements à de certains mouvements, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

De la liaison accidentelle de certaines idées.

PRESQUE toujours les choses nous plaisent & déplaisent à différents égards : par exemple, les castrati d'Italie nous doivent faire peu de plaisir, 1^o parcequ'il n'est pas étonnant qu'accommodés comme ils sont, ils chantent bien : ils sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons ; 2^o. parceque les passions qu'ils jouent sont trop suspectes de fausseté ; 3^o. parcequ'ils ne sont ni du sexe que nous aimons ni de celui que nous estimons. D'un autre côté, ils peuvent nous plaire, parcequ'ils conservent long-temps un air de jeunesse, & de plus qu'ils ont une voix flexible, & qui leur est particuliere. Ainsi chaque chose nous donne un sentiment qui est composé de beaucoup d'autres, lesquels s'affoiblissent & se choquent quelquefois.

Souvent notre ame se compose elle-même des raisons de plaisir & elle y réussit sur-tout par les liaisons qu'elle met aux choses. Ainsi une chose qui

nous a plu nous plaît encore, par la seule raison qu'elle nous a plu, parceque nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle. Ainsi une actrice qui nous a plu sur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre ; sa voix, sa déclamation, le souvenir de l'avoir vu admirer, que dis je, l'idée de la princesse, jointe à la sienne, tout cela fait une espece de mélange, qui forme & produit un plaisir.

Nous sommes tous pleins d'idées accessoires. Une femme qui aura une grande réputation & un léger défaut pourra le mettre en crédit, & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs ou l'estime de certaines gens.



*Autre effet des liaisons que l'ame
met aux choses.*

NOUS devons à la vie champêtre que l'homme menoit dans les premiers temps cet air riant répandu dans toute la fable ; nous lui devons. ces descriptions heureuses, ces aventures naïves, ces divinités gracieuses, ce spectacle d'un état assez différent du nôtre pour le desirer, & qui n'en est pas assez éloigné pour choquer la vraisemblance, enfin ce mélange de passions & de tranquillité. Notre imagination rit à Diane, à Pan, à Apollon, aux Nymphes, aux bois, aux prés, aux fontaines. Si les premiers hommes avoient vécu comme nous dans les villes, les poètes n'auroient pu nous décrire que ce que nous voyons tous les jours avec inquiétude ou que nous sentons avec dégoût ; tout respireroit l'avarice, l'ambition & les passions qui tourmentent.

Les poètes qui nous décrivent la vie champêtre, nous parlent de l'âge d'or qu'ils regrettent, c'est-à-ire, nous parlent d'un temps encore plus heureux & plus tranquille.

DE LA DÉLICATESSE.

LES gens délicats sont ceux qui à chaque idée ou à chaque goût joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts accessoires. Les gens grossiers n'ont qu'une sensation ; leur ame ne fait composer ni décomposer ; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne : au lieu que les gens délicats dans l'amour se composent la plupart des plaisirs de l'amour. Polixene & Apicius portoient à la table bien des sensations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires ; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit, ont & se font une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas.

DU JE NE SAIS QUOI.

IL y a quelquefois dans les personnes ou dans les choses un charme invisible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, & qu'on a été forcé d'appeller le *je ne sais quoi*. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce qu'une personne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire, & nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle a su vaincre des défauts que nos yeux nous montrent & que le cœur ne croit plus. Voilà pourquoi les femmes laides ont très souvent des graces, & qu'il est rare que les belles en aient. Car une belle personne fait ordinairement le contraire de ce que nous avons

attendu ; elle parvient à nous paroître moins aimable ; après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal ; mais l'impression du bien est ancienne, celle du mal nouvelle : aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées à celles qui ont des graces, c'est-à-dire, des agréments que nous n'attendions point & que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, & souvent l'habillement des bergeres en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronese ; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphael & de la pureté du Corregge. Paul Véronese promet beaucoup, & paie ce qu'il promet. Raphael & le Corregge promettent peu, & paient beaucoup ; & cela nous plaît davantage.

Les graces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage ; car un beau visage paroît d'abord, & ne cache presque rien ; mais l'esprit ne se montre que peu à peu, que quand il veut, & autant qu'il veut ; il peut se cacher pour paroître, & donner cette espece de surprise qui fait les graces.

Les graces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manieres ; car les manieres naissent à chaque instant, & peuvent à tous les moments créer des surprises : en un mot, une femme ne peut gueres être belle que d'une façon ; mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes a établi parmi les nations policées & sauvages, que les hommes demanderoient, & que les femmes ne se roient qu'accorder : de là il arrive que les graces sont plus particulièrement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher ; la moindre parole, le moindre geste, tout ce qui, sans choquer le premier devoir, se montre en elles, tout ce qui se met en liberté devient une grace ; & telle est la sagesse de la nature, que ce qui ne seroit rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne sauroient nous surprendre, les graces ne se trouvent ni dans les manieres gênées ni dans les manieres affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui est entre les deux extrémités ; & l'ame est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils. Il sembleroit que les manieres naturelles devroient être les

plus aisées : ce sont celles qui le sont moins ; car l'éducation qui nous gêne nous fait toujours perdre du naturel : or nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure que lorsqu'elle est dans cette négligence ou même dans ce désordre qui nous cache tous les soins que la propreté n'a pas exigés, & que la seule vanité auroit fait prendre ; & l'on n'a jamais de grace dans l'esprit que lorsque ce que l'on dit est trouvé & non pas recherché.

Lorsque vous dites des choses qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'esprit, & non pas des graces dans l'esprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-même, & que les autres, à qui d'ailleurs quelque chose de naïf & de simple en vous ne promettoit rien de cela, soient doucement surpris de s'en appercevoir.

Ainsi les graces ne s'acquierent point : pour en avoir il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf ?

Une des plus belles fictions d'Homere, c'est celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir cette magie & ce pouvoir des graces, qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, & qui sont distinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majestueuse de Junon ; car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire, une gêne opposée à l'ingénuité des graces. Elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas : car la fierté est opposée à la douceur des graces, & d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.

PROGRESSION DE LA SURPRISE.

CE qui fait les grandes beautés, c'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médiocre, qu'elle se soutient, augmente, & nous mene ensuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphael frappent peu au premier

coup d'œil : il imite si bien la nature, que l'on n'en est d'abord pas plus étonné que si l'on voyoit l'objet même, lequel ne causeroit point de surprise. Mais une expression extraordinaire, un coloris plus fort, une attitude bizarre d'un peintre moins bon nous saisit du premier coup d'œil, parcequ'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphael à Virgile, & les peintures de Venise, avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile, plus naturel, frappe d'abord moins pour frapper ensuite plus : Lucain frappe d'abord plus pour frapper ensuite moins.

L'exacte proportion de la fameuse église de Saint Pierre fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est ; car nous ne savons d'abord où nous prendre pour juger de sa grandeur. Si elle étoit moins large, nous serions frappés de sa longueur ; si elle étoit moins longue, nous le serions de sa largeur. Mais à mesure que l'on examine, l'œil la voit s'agrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrénées, où l'œil, qui croyoit d'abord les mesurer, découvre des montagnes derriere les montagnes, & se perd toujours davantage.

Il arrive souvent que notre ame sent du plaisir lorsqu'elle a un senti ment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, & qu'elle voit une chose absolument différente de ce qu'elle fait être ; ce qui lui donne un sentiment de surprise dont elle ne peut pas sortir. En voici un exemple. Le dôme de Saint Pierre est immense. On fait que Michel-Ange voyant le Panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc sur ce modele le dôme de Saint Pierre ; mais il fit les piliers si massifs, que ce dôme, qui est comme une montagne que l'on a sur la tête, paroît léger à l'œil qui le considere. l'ame reste donc incertaine entre ce qu'elle voit & ce qu'elle sait, & elle reste surprise de voir une masse en même temps si énorme & si légère.

DES BEAUTÉS QUI RÉSULTENT
D'UN CERTAIN EMBARRAS DE

L'ÂME.

SOUVENT la surprise vient à l'âme de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac qu'on appelle le Lac-Majeur, *il Lago-Maggiore* ; c'est une petite mer dont les bords ne montrent rien que de sauvage. A quinze milles dans le lac sont deux isles d'un quart de lieue de tour, qu'on appelle les Borromées, qui sont, à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'âme est étonnée de ce contraste romanesque, de rappeler avec plaisir les merveilles des romans, ou, après avoir passé par des rochers & des pays arides, on se trouve dans un lieu fait par les Fées.

Tous les contrastes nous frappent, parceque les choses en opposition se relevent toutes les deux : ainsi lorsqu'un petit homme est auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces sortes de surprises font le plaisir que l'on trouve dans toutes les beautés d'opposition, dans toutes les antithèses & figures pareilles. Quand Florus dit : Sore & Algide (qui le croiroit ?) nous ont été formidables ; Satirique & Cornicule étoient des provinces ; nous rougissons des Boriliens & des

«Véruliens, mais nous en avons triomphé ; enfin Tibur, notre fauxbourg, Préneste, où sont nos maisons de plaisance, étoient les sujets des vœux que nous allions faire au Capitole ». Cet auteur, dis-je, nous montre en même temps la grandeur de Rome & la petitesse de ses commencements ; & l'étonnement porte sur ces deux choses.

On peut remarquer ici combien est grande la différence des anti – thèses d'idées d'avec les antithèses d'expression. L'antithèse d'expreson n'est pas cachée ; celle d'idées l'est : l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut : l'une est variée, l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il est difficile de trouver à présent le sujet de vingt-quatre triomphes ; *ut non facilè appareat materia quatuor & viginti*

triumphorum. Et par les mêmes paroles qui marquent la destruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de son courage & de son opiniâtreté.

Lorsque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble à cause du contraste qui est entre la situation où nous sommes & celle où nous devrions être. De même, lorsque nous voyons dans un visage un grand défaut, comme, par exemple, un très grand nez, nous rions à cause que nous voyons que ce contraste avec les autres traits du visage ne doit pas être. Ainsi les contrastes sont causes des défauts aussi-bien que des beautés. Lorsque nous voyons qu'ils sont sans raison, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils sont les grands instruments de la laideur, laquelle, lorsqu'elle nous frappe subitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame, & nous faire rire, Si notre ame la regarde comme un malheur dans la personne qui la possède, elle peut exciter la *pitié* ; si elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire, & avec une idée de comparaison avec ce qui a coutume de nous émouvoir d'exciter nos desirs, elle la regarde avec un sentiment d'*aversion*.

Lorsqu'on rapproche des idées opposées l'une à l'autre, si le contraste a été trop facile ou trop difficile à trouver, il déplaît : il faut que l'opposition, qui est entre les idées rapprochées, se fasse sentir, parcequ'elle y est, non parceque l'auteur a voulu la montrer ; car, en ce dernier cas, la surprise ne tombe que sur la sottise de l'auteur.

Une des choses qui nous plaisent le plus, c'est le naïf ; mais c'est aussi le style le plus difficile à attraper : la raison en est qu'il est précisément entre le noble & le bas, & est si près du bas, qu'il est très difficile de le côtoyer toujours sans y tomber.

Les musiciens ont reconnu que la musique qui se chante le plus facilement, est la plus difficile à composer : preuve certaine que nos plaisirs & l'art qui nous les donne sont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille si pompeux & ceux de Racine si naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement & Racine avec peine.

Le bas est le sublime du peuple ; qui aime à voir une chose faite pour lui & qui est à sa portée.

Les idées qui se présentent aux gens qui sont bien élevés, & qui ont un grand esprit, sont ou naïves, ou nobles, ou sublimes.

Lorsqu'une chose nous est montrée avec des circonstances ou des accessoires qui l'agrandissent, cela nous paroît noble : cela se sent sur-tout dans les comparaisons où l'esprit doit toujours gagner & jamais perdre ; car elles doivent toujours ajouter quelque chose, faire voir la chose plus grande, ou, s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate : mais il faut bien se donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas, car elle se le seroit caché si elle l'avoit découvert.

Lorsqu'il s'agit de montrer des choses fines l'ame aime mieux voir comparer une maniere a une maniere, une action à une action, qu'une chose à une chose. Comparer en général un homme courageux à un lion, une femme à un astre, un homme léger à un cerf, cela est aisé ; mais lorsque la Fontaine commence ainsi une de ses Fables,

Entre les pattes d'un lion

Un rat sortit de terre assez à l'étourdie ; Le roi des animaux, en cette occasion, Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie. il compare les modifications de l'ame du roi des animaux avec les modifications de l'ame d'un véritable Roi.

Michel-Ange est le maître pour donner de la noblesse à tous ses sujets. Dans son fameux Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flandre qui nous montrent une figure tombante, & qui est, pour ainsi dire, en l'air. Cela seroit indigne de la majesté d'un Dieu. Il le peigne ferme sur ses jambes ; mais il lui donne si bien la gaieté de l'ivresse, & le plaisir à voir couler la liqueur qu'il verse dans sa coupe, qu'il n'y a rien de si admirable.

Dans la Passion qui est dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout, qui regarde son fils crucifié, sans douleur, sans pitié, sans regret, sans larmes. Il la suppose instruite de ce grand mystere, & par-là lui fait soutenir avec grandeur le spectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque chose de noble : on trouve du grand dans ses ébauches même, comme dans les vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans sa chambre des Géants à Mantoue, où il a représenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les Dieux effrayés : mais Junon est auprès de Jupiter ; elle lui montre, d'un air assuré, un géant sur lequel il faut qu'il lance la foudre : par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres Dieux ; plus ils sont près de Jupiter, plus ils sont rassurés ; & cela est bien naturel ; car, dans une bataille, la frayeur cesse auprès de celui qui a de l'avantage.



ÉBAUCHE
DE L'ÉLOGE
HISTORIQUE
DU M^{AL} DE BERWICK ;
*Par le Président DE
MONTESQUIEU.*

IL naquit le 21 d'Août 1670 ; il étoit fils de Jacques, Duc d'Yorck, depuis Roi d'Angleterre, & de la Demoiselle Arabella Churchill ; & telle fut l'étoile de cette maison de Churchill, qu'il en sortit deux hommes, dont l'un dans le même temps fut destiné à ébranler, & l'autre à soutenir les deux grandes monarchies de l'Europe.

Dès l'âge de sept ans il fut envoyé en France pour y faire ses études & ses exercices. Le Duc d'Yorck étant parvenu à la couronne le 6 Février 1685 , il l'envoya l'année suivante en Hongrie ; il se trouva au siege de Bude.

Il alla passer l'hiver en Angleterre, & le Roi le créa Duc de Berwick. Il retourna au printemps en Hongrie, où l'Empereur lui donna une commission de colonel, pour commander le régiment de Cuirassiers de Taaff. Il ne la campagne de 1687 , où le Duc de Lorraine remporta la victoire de Mohatz ; & à son retour à Vienne, l'Empereur le fit sergent général de bataille.

Ainsi, c'est sous le Grand Duc de Lorraine que le Duc de Berwick commença à se former ; & depuis, sa vie fut en quelque façon toute militaire.

Il revint en Angleterre, & le Roi lui donna le gouvernement de Portsmouth & de la province de Southampton. Il avoit déjà un régiment d'infanterie. On lui donna encore le régiment des Gardes à cheval du Comte d'Oxford : ainsi, à l'âge de dix-sept ans il se trouva dans cette situation si flatteuse pour un homme qui a l'ame élevée, de voir le chemin de la gloire tout ouvert, & la possibilité de faire de grandes choses.

En 1688 , la révolution d'Angleterre arriva ; & dans ce cercle de malheurs qui environnerent le Roi tout-à-coup, le Duc de Berwick fut chargé des affaires qui demandoient la plus grande confiance. Le Roi ayant jetté les yeux sur lui pour rassembler l'armée, ce fut une des trahisons des ministres de lui en envoyer les ordres trop tard, afin qu'un autre pût emmener l'armée au Prince d'Orange. Le hasard lui fit rencontrer quatre régiments qu'on avoit voulu mener au Prince d'Orange, & qu'il ramena à son poste. Il n'y eut point de mouvements qu'il ne se donnât pour sauver Portsmouth, bloqué par mer & par terre, sans autre provision que ce que les ennemis lui fournissoient chaque jour, & que le Roi lui ordonna de rendre. Le Roi ayant pris le parti de se sauver en France, il fut du nombre des cinq personnes à qui il se confia, & qui le suivirent ; & dès que le Roi fut débarqué, il l'envoya à Versailles pour demander un asyle. Il avoit à peine dix-huit ans.

Presque toute l'Irlande ayant resté fidele au Roi Jacques, ce Prince y passa au mois de Mars 1689 ; & l'on vit une malheureuse guerre où la valeur ne manqua jamais, & la conduite toujours. On peut dire de cette guerre d'Irlande, qu'on la regarda à Londres comme l'œuvre du jour, & comme l'affaire capitale de l'Angleterre, & en France, comme une guerre d'affection particuliere & de bienséance. Les Anglois, qui ne vouloient point avoir de guerre civile chez eux, assommerent l'Irlande. Il paroît même que les officiers François qu'on y envoya penserent comme ceux qui les y envoyoit : ils n'eurent que trois choses dans la tête, d'arriver, de se battre & de s'en retourner. Le temps a fait voir que les Anglois avoient mieux pensé que nous.

Le Duc de Berwick se distingua dans quelques occasions particulieres, & fut fait lieutenant-général.

Milord Tirconel ayant passé en France en 1690, laissa le commandement général du royaume au Duc de Berwick. Il n'avoit que vingt ans, & sa conduite fit voir qu'il étoit l'homme de son siecle à qui le ciel avoit accordé de meilleure heure la prudence. La perte de la bataille de la Boyne avoit abattu les forces irlandaises ; le Roi Guillaume avoit levé le siege de Limerick, & étoit retourné en Angleterre ; mais on n'en étoit guere mieux. Milord Churchill¹ débarqua tout-à-coup en Irlande avec huit mille hommes. Il falloit en même temps rendre ses progrès moins rapides, rétablir l'armée, dissiper les factions, réunir les esprits des Irlandois. Le Duc de Berwick fit tout cela.

En 1691 , le Duc de Tirconel étant revenu en Irlande, le Duc de Berwick repassa en France, & suivit Louis XIV, comme volontaire, au siege de Mons. Il fit dans la même qualité la campagne de 1692 , sous M. le Maréchal de Luxembourg, & se trouva à la bataille de Steinkerque. Il fut fait lieutenant-général en France l'année suivante, & il acquit beaucoup d'honneur à la bataille de Nerwinde, où il fut pris.

Les choses qui se dirent dans le monde, à l'occasion de sa prise, n'ont pu avoir été imaginées que par des gens qui avoient la plus haute opinion de sa fermeté & de son courage. Il continua de servir en Flandre sous M. de Luxembourg, & ensuite sous M. le Maréchal de Villeroi.

En 1696, il fut envoyé secrètement en Angleterre pour conférer avec des Seigneurs Anglois, qui avoient résolu de rétablir le Roi. Il avoit une assez mauvaise commission, qui étoit de déterminer ces Seigneurs à agir contre le bon sens. Il ne réussit pas : il hâta son retour, parcequ'il apprit qu'il y avoit une conjuration formée contre la personne du Roi Guillaume, & il ne vouloit point être mêlé dans cette entreprise. Je me souviens de lui avoir ouï dire qu'un homme l'avoit reconnu sur un certain air de famille, & sur-tout par la longueur de ses doigts ; que par bonheur cet homme étoit Jacobite, & lui avoit dit : *Dieu vous bénisse dans toutes vos entreprises !* ce qui l'avoit remis de son embarras.

Le Duc de Berwick perdit sa premiere femme au mois de Juin 1698. Il l'avoit épousée en 1695. Elle étoit fille du Comte de Clanricard. Il en eut un fils qui naquit le 21 d'Octobre 1696.

En 1699 il fit un voyage en Italie, & à son retour il épousa Mademoiselle de Bulkeley, Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre, & de M. de Bulkeley, frere de Milord de Bulkeley.

Après la mort de Charles II, Roi d'Espagne, le Roi Jacques envoya à Rome le Duc de Berwick pour complimenter le Pape sur son élection, & lui offrit sa personne pour commander l'armée que la France le pressoit de lever pour maintenir la neutralité en Italie ; & la Cour de Saint-Germain offroit d'envoyer des troupes irlandaises. Le Pape jugea la besogne un peu trop forte pour lui, & le Duc de Berwick s'en revint.

En 1701 il perdit le Roi son pere, & en 1702 il servit en Flandre sous le Duc de Bourgogne & le Maréchal de Boufflers ; en 1703 , au retour de la campagne, il se fit naturaliser François, du consentement de la Cour de Saint-Germain.

En 1704 le Roi l'envoya en Espagne avec dix-huit bataillons & dix-neuf escadrons qu'il devoit commander, & à son arrivée le Roi d'Espagne le déclara Capitaine Général de ses armées, & le fit couvrir.

La Cour d'Espagne étoit infestée par l'intrigue. Le gouvernement alloit très mal, parceque tout le monde vouloit gouverner. Tout dégénéroit en tracasserie, & un des principaux articles de sa mission étoit de les éclaircir. Tous les partis vouloient le gagner : il n'entra dans aucun ; &, s'attachant

uniquement au succès des affaires, il ne regarda les intérêts particuliers que comme des intérêts particuliers ; il ne pensa ni à Madame des Ursins, ni à Orry, ni à l'abbé d'Etrée, ni au goût de la Reine, ni au penchant du Roi ; il ne pensa qu'à la monarchie.

Le Duc de Berwick eut ordre de travailler au renvoi de Madame des Ursins. Le Roi lui écrivit : “Dites au Roi mon petit-fils, qu'il me doit cette complaisance. Servezvous de toutes les raisons que vous pourrez imaginer pour le persuader ; mais ne lui dites pas que je l'abandonnerai, car il ne le croiroit jamais”. Le Roi d'Espagne consentit au renvoi.

Cette année 1704, le Duc de Berwick sauva l'Espagne ; il empêcha l'armée portugaise d'aller à Madrid. Son armée étoit plus foible des deux tiers ; les ordres de la Cour venoient coup sur coup, de se retirer & de ne rien hasarder. Le Duc de Berwick, qui vit l'Espagne perdue s'il obéissoit, hasarda sans cesse, & disputa tout. L'armée portugaise se retira ; M. le Duc de Berwick en fit de même. A la fin de la campagne, le Duc de Berwick reçut ordre de retourner en France. C'étoit une intrigue de Cour ; & il éprouva ce que tant d'autres avoient éprouvé avant lui, que de plaire à la Cour, est le plus grand service que l'on puisse rendre à la Cour, sans quoi toutes les œuvres, pour me servir du langage des Théologiens, ne sont que des œuvres mortes.

En 1705 , le Duc de Berwick fut envoyé commander en Languedoc : cette même année il fit le siege de Nice, & la prit.

En 1706 il fut fait Maréchal de France, & fut envoyé en Espagne pour commander l'armée contre le Portugal. Le Roi d'Espagne avoit levé le siege de Barcelone, & avoit été obligé de repasser par la France, & de rentrer en Espagne par la Navarre.

J'ai dit qu'avant de quitter l'Espagne, la premiere fois qu'il y servit, il l'avoit sauvée ; il la sauva encore, cette fois-ci. Je passe rapidement sur les choses que l'histoire est chargée de raconter. Je dirai seulement que tout étoit perdu au commencement de la campagne, & que tout étoit sauvé à la fin. On peut voir dans les Lettres de Madame de Maintenon à la Princesse des Ursins, ce que l'on pensoit pour lors dans les deux Cours. On formoit des souhaits, & on n'avoit pas même d'espérances. M. le Maréchal de

Berwick vouloit que la Reine se retirât à son armée : des conseils timides l'en avoient empêchée. On vouloit qu'elle se retirât à Pampelune ; M. le Maréchal de Berwick fit voir que, si l'on prenoit ce parti, tout étoit perdu, parceque les Castillans se croiroient abandonnés : la Reine se retira donc à Burgos avec les Conseils, & le Roi arriva à la petite armée. Les Portugais vont à Madrid, & le Maréchal, par sa sagesse, sans livrer une seule bataille, fit vider la Castille aux ennemis, & rencogna leur armée dans le Royaume de Valence & l'Aragon. Il les y conduisit marche par marche, comme un pasteur conduit des troupeaux. On peut dire que cette campagne fut plus glorieuse pour lui qu'aucune de celles qu'il a faites, parceque les avantages n'ayant point dépendu d'une bataille, sa capacité y parut tous les jours. Il fit plus de dix mille prisonniers, & par cette campagne il prépara la seconde, plus célèbre encore par la bataille d'Almanza, la conquête du Royaume de Valence, de l'Aragon, & la prise de Lérída.

Ce fut en cette année 1707 que le Roi d'Espagne donna au Maréchal de Berwick les villes de Liria & de Xérica, avec la Grandesse de la premiere classe ; ce qui lui procura un établissement plus grand encore pour son fils du premier lit, par le mariage avec Dona Catharina de Portugal, héritière de la Maison de Véraguas. M. le Maréchal lui céda tout ce qu'il avoit en Espagne.

Dans le même temps Louis XIV lui donne le gouvernement du Limousin, de son propre & pur mouvement, sans qu'il le lui eût demandé,

Il faut que je parle de M. le Duc d'Orléans, & je le ferai avec d'autant plus de plaisir, que ce que je dirai ne peut servir qu'à combler de gloire l'un & l'autre.

M. le Duc d'Orléans vint pour commander l'armée. Sa mauvaise destinée lui fit croire qu'il auroit le temps de passer par Madrid. M. le Maréchal de Berwick lui envoya courier sur courier, pour lui dire qu'il seroit bientôt forcé à livrer la bataille : M. le Duc d'Orléans se mit en chemin, vola & n'arriva pas. Il y eut assez de courtisans qui voulurent persuader à ce Prince que le Maréchal de Berwick avoit été ravi de donner la bataille sans lui, & de lui en ravir la gloire : mais M. le Duc d'Orléans connoissoit qu'il

avoit une justice à rendre, & c'est une chose qu'il savoit très bien faire ; il ne se plaignit que de son malheur.

M. le Duc d'Orléans, désespéré, désolé de retourner sans avoir rien fait, propose le siege de Lérída. M. le Maréchal de Berwick, qui n'en étoit point du tout d'avis, exposa à M. le Duc d'Orléans ses raisons avec force ; il proposa même de consulter la Cour. Le siege de Lérída fut résolu Dès ce moment M. le Duc de Berwick ne vit plus d'obstacles : il savoit que si la prudence est la premiere de toutes les vertus avant que d'entreprendre, elle n'est que la seconde après que l'on a entrepris. Peut-être que s'il eût lui-même résolu ce siege, il auroit moins craint de le lever. M. le Duc d'Orléans finit la campagne avec gloire ; & ce qui auroit infailliblement brouillé deux hommes communs, ne fit qu'unir ces deux-ci ; & je me souviens d'avoir entendu dire au Maréchal, que l'origine de la faveur qu'il avoit eue auprès de M. le Duc d'Orléans, étoit la campagne de 1707.

En 1708, M. le Maréchal de Berwick, d'abord destiné à commander l'armée du Dauphiné, fut envoyé sur le Rhin pour commander sous l'Electeur de Baviere. Il avoit fait tomber un projet de M. de Chamillart, dont l'incapacité consistoit sur-tout à ne point connoître son incapacité. Le Prince Eugene ayant quitté l'Allemagne pour aller en Flandre, M. le Maréchal de Berwick l'y suivit. Après la perte de la bataille d'Oudenarde, les ennemis firent le siege de Lille ; & pour lors M. le Maréchal de Berwick joignit son armée à celle de M. de Vendôme. Il fallut des miracles sans nombre pour nous faire perdre Lille. M. le Duc de Vendôme étoit irrité contre M. le Maréchal de Berwick, qui avoit fait difficulté de servir sous lui. Depuis ce temps, aucun avis de M. le Maréchal de Berwick ne fut accepté par M. le Duc de Vendôme ; & son ame, si grande d'ailleurs, ne conserva plus qu'un ressentiment vif de l'espece d'affront qu'il croyoit avoir reçu. M. le Duc de Bourgogne & le Roi, toujours partagés entre des propositions contradictoires, ne savoient prendre d'autre parti que de déférer au sentiment de M. de Vendôme. Il fallut que le Roi envoyât à l'armée, pour concilier les Généraux, un Ministre qui n'avoit point d'yeux : il fallut que cette maladie de la nature humaine, de ne pouvoir souffrir le bien lorsqu'il est fait par des gens que l'on n'aime pas, infestât pendant toute cette

campagne le cœur & l'esprit de M. le Duc de Vendôme : il fallut qu'un Lieutenant Général eût assez de faveur à la Cour pour pouvoir faire à l'armée deux sottises, l'une après l'autre, qui seront mémorables dans tous les temps, sa défaite & sa capitulation : il fallut que le siege de Bruxelles eût été rejeté d'abord, & qu'il eût été entrepris depuis ; que l'on résolût de garder en même temps l'Escaut & le Canal, c'est-à-dire de ne garder rien. Enfin, le procès entre ces deux grands hommes existe ; les lettres écrites par le Roi, par M. le Duc de Bourgogne, par M. le Duc de Vendôme, par M. le Duc de Berwick, par M. de Chamillart, existent aussi. On verra qui des deux manqua de sang – froid, & j'oserois peut-être même dire, de raison. A Dieu ne plaise que je veuille mettre en question les qualités éminentes de M. le Duc de Vendôme ! Si M. le Maréchal de Berwick revenoit au monde, il en seroit fâché : mais je dirai, dans cette occasion, ce qu'Homere dit de Glaucus : Jupiter ôta la prudence à Glaucus, & il changea un bouclier d'or contre un bouclier d'airain. Ce bouclier d'or, M. de Vendôme, avant cette campagne, l'avoit toujours conservé, & il le retrouva depuis.

En 1709 M. le Maréchal de Berwick fut envoyé pour couvrir les frontieres de la Provence & du Dauphiné ; & quoique M. de Chamillart, qui affamoit tout, eût été déplacé, il n'y avoit ni argent ni provisions de guerre & de bouche ; il fit si bien qu'il en trouva. Je me souviens de lui avoir ouï dire que dans sa détresse il enleva une voiture d'argent qui alloit de Lyon au trésor royal ; & il disoit à M. d' Angervilliers, qui étoit son Intendant dans ce temps, que dans les regles ils auroient mérité tous deux qu'on leur fît leur procès. M. Desmarais cria : il répondit qu'il falloit faire subsister une armée qui avoit le Royaume à sauver.

M. le Maréchal de Berwick imagina un plan de défense, tel qu'il étoit impossible de pénétrer en France, de quelque côté que ce fût, parcequ'il faisoit la corde, & que le Duc de Savoie étoit obligé de faire l'arc. Je me souviens qu'étant en Piémont, les Officiers qui avoient servi dans ce temps-là, donnoient cette raison, comme les ayant toujours empêchés de pénétrer en France ; ils faisoient l'éloge du Maréchal de Berwick, & je ne le savois pas.

M. le Maréchal de Berwick, par ce plan de défense, se trouva en état de n'avoir besoin que d'une petite armée, & d'envoyer au Roi vingt bataillons : c'étoit un grand présent dans ce temps-là.

Il y auroit bien de la sottise à moi songer de sa capacité pour la guerre, c'est-à-dire, pour une chose que je ne puis entendre. Cependant s'il m'étoit permis de me hasarder, je dirois que, comme chaque grande homme, outre sa capacité générale, a encore un talent particulier dans lequel il excelle, & qui fait sa vertu distinctive ; je dirois que le talent particulier de M. le Maréchal de Berwick étoit de faire une guerre défensive, de relever des choses désespérées, & de bien connoître toutes les ressources que l'on peut avoir dans les malheurs. Il falloit bien qu'il sentît ses forces à cet égard. Je lui ai souvent entendu dire que la chose qu'il avoit toute sa vie le plus souhaitée, c'étoit d'avoir une bonne place à défendre.

La paix fut signée à Utrecht en 1713. Le Roi mourut le premier de Septembre 1715 : M. le Duc d'Orléans fut Régent du Royaume. M. le Maréchal de Berwick fut envoyé commander en Guienne. Me permettra-t-on de dire que ce fut un grand bonheur pour moi, puisque c'est là où je l'ai connu ?

Les tracasseries du Cardinal Albéroni firent naître la guerre que M. le Maréchal de Berwick fit sur les frontieres d'Espagne. Le ministere ayant changé par la mort de M. le Duc d'Orléans, on lui ôta le commandement de Guienne. Il partagea son temps entre la Cour, Paris & sa maison de Fitz-James. Cela me donnera lieu de parler de l'homme privé, & de donner, le plus courtement que je pourrai, son caractere.

Il n'a guere obtenu de graces sur lesquelles il n'ait été prévenu : quand il s'agissoit de ses intérêts, il falloit tout lui dire.... Son air froid, un peu sec, & même quelquefois un peu sévere, faisoit que quelquefois il auroit semblé un peu déplacé dans notre nation, si les grandes ames & le mérite personnel avoient un pays.

Il ne savoit jamais dire de ces. choses qu'on appelle de jolies choses, Il étoit sur-tout exempt de ces. fautes sans nombre que commettent. continuellement ceux qui s'aiment trop eux-mêmes.... Il prenoit presque toujours son parti de lui-même : s'il n'avoit pas trop bonne opinion de lui, il

n'avoit pas non plus de méfiance ; il se regardoit, & se connoissoit avec le même bon sens qu'il voyoit toutes les autres choses..... Jamais personne n'a su mieux éviter les excès, ou, si j'ose me servir de ce terme, les pièges des vertus : par exemple, il aimoit les Ecclésiastiques ; il s'accommodoit assez de la modestie de leur état ; il ne pouvoit souffrir d'en être gouverné, surtout s'ils passoient, dans la moindre chose, la ligne de leurs devoirs : il exigeoit plus d'eux qu'ils n'auroient exigé de lui.... Il étoit impossible de le voir & de ne pas aimer la vertu, tant on voyoit de tranquillité & de félicité dans son ame, sur-tout quand on la comparoit aux passions qui agitoient ses semblables... J'ai vu de loin dans les Livres de Plutarque, que c'étoient les grands hommes : j'ai vu en lui de plus près ce qu'ils sont. Je ne connois que sa vie privée : je n'ai point vu le héros, mais l'homme dont le héros est parti.... Il aimoit ses amis : sa maniere étoit de rendre des services sans vous en dire ; c'étoit une main invisible qui vous servoit.... Il avoit un grand fonds de religion. Jamais homme n'a mieux suivi ces loix de l'Evangile, qui coûtent le plus aux gens du monde : enfin, jamais homme n'a tant pratiqué la Religion, & n'en a si peu parlé.... Il ne disoit jamais de mal de personne ; aussi ne louoit-il jamais les gens qu'il ne croyoit pas dignes d'être loués.... Il haïssoit ces disputes qui, sous prétexte de la gloire de Dieu, ne sont que des disputes personnelles. Les malheurs du Roi son pere lui avoient appris qu'on s'expose à faire de grandes fautes lorsqu'on a trop de crédulité pour les gens même dont le caractere est le plus respectable, Lorsqu'il fut nommé Commandant en Guienne, la réputation de son sérieux nous effraya : mais à peine y fut-il arrivé, qu'il y fut aimé de tout le monde, & qu'il n'y a pas de lieu où ses grandes qualités aient été plus admirées....

Personne n'a donné un plus grand exemple du mépris que l'on doit faire de l'argent.... Il avoit une modestie dans toutes ses dépenses, qui auroit dû le rendre très à son aise ; car il ne dépensoit en aucune chose frivole : cependant il étoit toujours, arriéré, parceque, malgré sa frugalité naturelle, il dépensoit beaucoup. Dans ses commandements toutes les familles angloises ou irlandoises pauvres, qui avoient quelque relation avec quelqu'un de sa maison, avoient une espece de droit de s'introduire chez lui ; & il est singulier que cet homme, qui savoit mettre un si grand ordre dans son

armée, qui avoit tant de justesse dans ses projets, perdît tout cela quand il s'agissoit de ses intérêts particuliers....

Il n'étoit point du nombre de ceux qui tantôt se plaignent des auteurs d'une disgrâce, tantôt cherchent à les flatter ; il alloit à celui dont il avoit sujet de se plaindre, lui disoit les sentiments de son cœur, après quoi il ne disoit rien....

Jamais rien n'a mieux représenté cet état où l'on fait que se trouva la France à la mort de M. de Turenne. Je me souviens du moment où cette nouvelle arriva : la consternation fut générale. Tous deux ils avoient laissé des desseins interrompus ; tous les deux une armée en péril ; tous les deux finirent d'une mort qui intéresse plus que les morts communes : tous les deux avoient ce mérite modeste pour lequel on aime à s'attendrir, & que l'on aime à regretter...

Il laissa une femme tendre, qui a passé le reste de sa vie dans les regrets, & des enfants qui, par leur vertu, font mieux que moi l'éloge de leur pere.

M. le Maréchal de Berwick a écrit ses Mémoires ; &, à cet égard, ce que j'ai dit dans l'Esprit des Loix sur la relation d'Hannon, je puis le dire ici. *C'est un beau morceau de l'antiquité que la relation d'Hannon : le même homme qui a exécuté a écrit. Il ne met aucune ostentation dans ses récits : les grands Ca-pitaines écrivent leurs actions avec simplicité, parcequ'ils sont plus glorieux de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils ont dit.*

Les grands hommes sont plus soumis que les autres à un examen rigoureux de leur conduite : chacun aime à les appeller devant son petit tribunal. Les soldats Romains ne faisoient-ils pas de sanglantes railleries autour du char de la victoire ? Ils croyoient triompher, même des triomphateurs : mais c'est une belle chose pour le Maréchal de Berwick, que les deux objections qu'on lui a faites ne soient uniquement fondées que sur son amour pour ses devoirs.

L'objection qu'on lui a faite, de ce qu'il n'avoit pas été de l'expédition d'Ecosse, en 1715 , n'est fondée que sur ce qu'on veut toujours regarder le Maréchal de Berwick comme un homme sans patrie, & qu'on ne veut pas se mettre dans l'esprit qu'il étoit François. Devenu François, du consentement

de ses premiers maîtres, il suivit les ordres de Louis XIV, & ensuite ceux du Régent de France. Il fallut faire taire son cœur & suivre les grands principes : il vit qu'il n'étoit plus à lui : il vit qu'il n'étoit plus question de se déterminer sur ce qui étoit le bien convenable, mais sur ce qui étoit le bien nécessaire : il fut qu'il seroit jugé, il méprisa les jugements injustes. Ni la faveur populaire, ni la maniere de penser de ceux qui pensent peu, ne le déterminèrent.

Les anciens, qui ont traité des devoirs, ne trouvent pas que la grande difficulté soit de les connoître, mais de choisir entre deux devoirs. Il suivit le devoir le plus fort, comme le destin. Ce sont des matieres qu'on ne traite jamais que lorsqu'on est obligé de les traiter, parcequ'il n'y a rien dans le monde de plus respectable qu'un Prince malheureux. Dépouillons la question : elle consiste à savoir si le Prince, même rétabli, auroit été en droit de le rappeler. Tout ce que l'on peut dire de plus fort, c'est que la patrie n'abandonne jamais : mais cela même n'étoit pas le cas ; il étoit proscrit par sa patrie lorsqu'il se fit naturaliser. Grotius, Puffendorf, toutes les voix par lesquelles l'Europe a parlé, décidoient la question, & lui déclaroient qu'il étoit François, & soumis aux loix de la France. La France avoit mis pour lors la paix pour fondement de son système politique. Quelle contradiction, si un Pair du Royaume, un Maréchal de France, un Gouverneur de Province avoit désobéi à la défense de sortir du Royaume, c'est-à-dire, avoit désobéi réellement pour paroître aux yeux des Anglois seuls n'avoir pas désobéi ! En effet, le Maréchal de Berwick étoit, par ses dignités mêmes, dans des circonstances particulieres ; & on ne pouvoit guere distinguer sa présence en Ecosse, d'avec une déclaration de guerre avec l'Angleterre. La France jugeoit qu'il n'étoit point de son intérêt que cette guerre se fît ; qu'il en résulteroit une guerre qui embraseroit toute l'Europe. Comment pouvoit-il prendre sur lui le poids immense d'une démarche pareille ? On peut dire même que s'il n'eût consulté que l'ambition, quelle plus grande ambition pouvoit-il avoir que le rétablissement la Maison de Stuart sur le trône d'Angleterre ? On fait combien il aimoit ses enfants. Quelles délices pour son cœur, s'il avoit pu prévoir un troisieme établissement en Angleterre !

S'il avoit été consulté pour l'entreprise même dans les circonstances d'alors, il n'en auroit pas été d'avis ; il croyoit que ces sortes d'entreprises étoient de la nature de toutes les autres, qui doivent être réglées par la prudence, & qu'en ce cas, une entreprise manquée a deux sortes de mauvais succès ; le malheur présent, & une plus grande difficulté pour entreprendre de réussir à l'avenir.

FIN.

ERRATA.

PAGE 7, ligne 3 , sangots ; *lisez*, sanglots.

Page 12, ligne 16 , que sa mort seroit infailliblement suivie de mon refus ; *lisez*, que mon refus seroit infailliblement suivi de sa mort.

Page 59 , ligne 15, trouvâmes ; *lisez*, retrouvâmes.

Page 65, ligne 10, présentoit ; *lisez*, présenterois.

Page 84, ligne 5 , de belles ; *lisez*, les belles.

Page 102, ligne 10 , je ne suis ; *lisez*, je ne le suis.

Page 107, ligne 16, joignez – vous avec moi ; *lisez*, joignez – vous à moi.

Page 124, ligne 7, de son tribunal ; *lisez*, sur son tribunal.

Page 130 , ligne 4, emprunté ; *lisez*, emporté.

Page 1332. ligne 11, nous ; *lisez*, vous.

Page 170, ligne 12, la chose ; *lisez*, la chose même.

Page 188, ligne 4, peintures ; *lisez*, peintres.

Page 192, ligne 2 , Satirique ; *lisez*, Satrique.

Page 203 , ligne 9 , les deux grandes ; *lisez*, les deux plus grandes.

Page 211 , ligne 14, Mademoiselle de Bulkeley ; *ajoutez*, fille de Madame de Bulkeley.

Page 225 , ligne 12, les regles ; *lisez*, la regle.

Page 230, ligne 14 , que c' étoient *lisez*, ce qu'étoient.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Oeuvres posthumes de M. de Montesquieu

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6495917k>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Depuis Duc de Marlborough.

Table des matières

1. Page de titre
2. AVIS DE L'ÉDITEUR.
3. ARSACE ET ISMÉNIE, HISTOIRE ORIENTALE.
4. DISCOURS PRONONCÉ PAR M. LE PRESIDENT DE MONTESQUIEU, A la rentrée du Parlement de Bordeaux, le jour de la S. Martin 1725.
5. RÉFLEXIONS Sur les causes du plaisir qu'excitent en nous les Ouvrages d'Esprit & les productions des Beaux Arts.
 1. DES PLAISIRS DE NOTRE AME.
 2. DE L'ESPRIT EN GÉNÉRAL.
 3. DE LA CURIOSITÉ.
 4. DES PLAISIRS DE L'ORDRE.
 5. DES PLAISIRS DE LA VARIÉTÉ.
 6. DES PLAISIRS DE LA SYMMÉTRIE.
 7. DES CONTRASTES.
 8. DES PLAISIRS DE LA SURPRISE.
 1. Des diverses causes qui peuvent produire un sentiment.
 2. De la liaison accidentelle de certaines idées.
 3. Autre effet des liaisons que l'ame met aux choses.
 9. DE LA DÉLICATESSE.
 10. DU JE NE SAIS QUOI.
 1. PROGRESSION DE LA SURPRISE.
 2. DES BEAUTÉS QUI RÉSULTENT D'UN CERTAIN EMBARRAS DE L'AME.
6. ÉBAUCHE DE L'ÉLOGE HISTORIQUE DU M^{AL} DE BERWICK ; Par le Président DE MONTESQUIEU.
7. ERRATA.
8. Notes
9. À propos de cette édition numérique